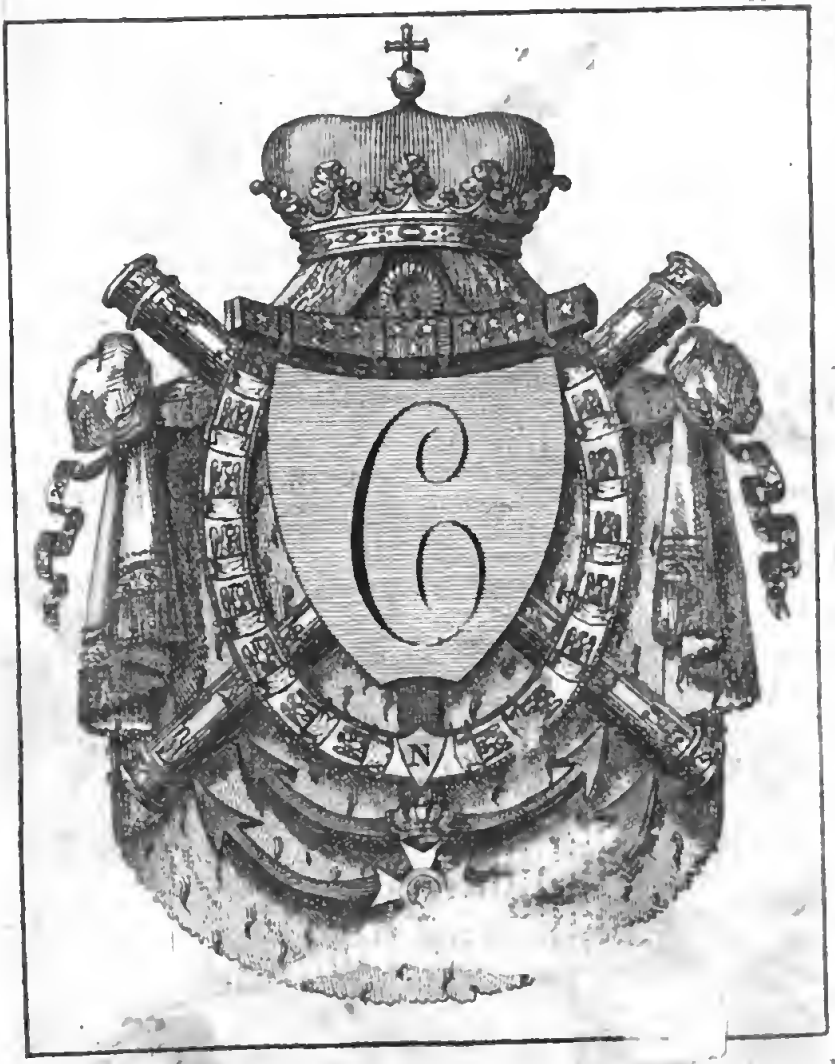
7355



Palat VII 5

LA MAISON ISOLÉE.

TROISIÈME PARTIE.

36 84 38

LA MAISON ISOLÉE,

OU LES

DOUBLES CLEFS.

TOME TROISIÈME.

Par M. L...., Membre honoraire de la Société d'émulation à Liége.

De *simples faits* contés naïvement,
Ne contenant que la vérité pure ;
Narré succinct, sans frivole ornement ;
Point trop d'esprit, aucun rafinement ;
Voilà de quoi désarmer la censure. VOLTAIRE.

A PARIS,

Chez GERARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 59.

ANNÉE 1808.

Biblioteca Nazionale Fondo Palatino Napoli

LA MAISON ISOLÉE.

CHAPITRE XLII.

Commencement de l'histoire de l'Épine.

Le gréement du navire se trouvant réparé, les volontaires morts remplacés, l'équipage remis au complet, Surville fit partir ses dépêches pour M. et madame de Mairan, et pour sa chère de Sénange, fit ses adieux à M. Emeling, à son ami l'Abordage, et retourna en mer quinze jours après être rentré à Bayonne, ayant pour lieutenant M. de Mornai, et emportant les vœux de tous les honnêtes gens pour son bonheur.

L'objet de cette histoire n'étant pas de tracer le journal de ses opérations maritimes, qui ne peuvent intéresser que par leur rapport à sa fortune et à sa réputation, je ne parlerai plus que de leur résultat; et je vais, pendant son absence, faire connaître comment Lépine fut entraîné dans le crime; sa vie et ses forfaits ayant eu une influence marquée sur la destinée de son maître.

On a déja vu comment Lépine avait été accueilli par les habitans du village voisin de la terre de madame de Léry, et particulièrement par des marchands de chevaux qui le fréquentaient : ces prétendus marchands avaient liés avec lui, en le louant sur sa bravoure, sur le courage dont il devait être pourvu, pour avoir combattu des brigands qui étaient la terreur du voisinage, et dont la re-

traite ignorée ôtait tous moyens de les détruire.

La louange est le chemin du cœur; elle séduisit ce héros subalterne; les deux chevaux qu'il montait alternativement devinrent un nouveau sujet d'admiration, et d'occasion de se trouver avec ces hommes, qui effectivement en vendaient et en achetaient quelquefois; il se laissa engager à des promenades où on le conduisait au chef-lieu de leur commerce. C'était une maison construite sur les ruines d'un vieux château, à trois lieues de celui de Léry, et qui avait encore, sous sa nouvelle forme, un air de forteresse, se trouvant entourée de fossés bien conservés, et de quelques tourelles.

Le maître de cette habitation ne lui fit d'abord et en plusieurs occasions, qu'un accueil sans cérémonie, où il ne fut question que de boire, et

de boire amplement ; ce qui plaisait beaucoup à Lépine. Mais un jour que la réunion des amis était plus nombreuse, on laissa briller à ses yeux une opulence dont il ne se doutait pas ; un dîner excellent, même recherché, fut servi ; et quoique les convives eussent plus ou moins le ton brusque et les manières agrestes, plusieurs laissaient voir une éducation et des manières au-dessus de celles qu'ont ordinairement des campagnards et des maquignons.

Lépine se crut dans une assemblée de philosophes, pénétrés des principes de liberté et d'égalité au point d'honorer la valeur même dans un domestique, et de ne considérer un homme que par ses qualités personnelles.

Il en fallait moins pour tourner la tête d'un orgueilleux tel que lui ; on remit sur le tapis ses prouesses dans

la forêt, et bientôt il fut aussi échauffé par les louanges que par le vin.

Lorsqu'on le vit dans cette disposition, on amena la conversation sur l'injustice du sort, qui ne met jamais les hommes à leur place, et qui laisse presque toujours le mérite enfoui; c'est ordinairement un champ vaste, et ou l'amour-propre de chacun trouve son compte.

On demanda à Lépine comment un brave comme lui avait pu s'abaisser à servir, tandis qu'il y avait une multitude d'autres moyens pour un homme de cœur.

Je ne suis pas, répondit-il, d'une naissance distinguée; mon père était un fermier assez aisé dans la province d'Artois; il me destinait à sa profession, mais mon inclination répugnant aux travaux de l'agriculture, je braconnais par goût, plus que pour ce qui

pouvait m'en revenir ; les mauvaises affaires que cela me suscita, et les amendes que mon père était obligé de payer pour moi, le déterminèrent à me placer selon ma vocation ; il demanda et obtint du seigneur de me recevoir au nombre de ses gardes-chasses. Je plus à ce seigneur, qui, voulant aussi m'employer comme piqueur, m'a fait apprendre à monter à cheval ; je lui dressais ses chevaux, ses chiens, et je jouissais d'un sort assez heureux lorsque la révolution m'a forcé de quitter le pays, ayant, en ma qualité de garde-chasse, attiré l'aversion de tous ceux qui, comme moi, avaient voulu braconner ; et aussi parce que l'émigration du seigneur et la confiscation de sa terre avaient ruiné mon père, et m'avaient réduit à chercher une ressource.

Ne sachant que chasser et monter

à cheval, je ne trouvais point de condition. Enfin M. de Surville a bien voulu me recevoir; il est mon premier maître, et sera le dernier; car je me suis attaché à lui. Quoique peu riche à présent, il est généreux, facile à servir, et d'une douceur étonnante dans un homme vif et brave comme un César.

— *Et brave comme un César!* reprit un des convives; comme on loue tout ce que l'habitude d'obéir fait croire au-dessus de soi. Il n'est pas plus brave que vous; et s'il ne vous eût pas senti auprès de lui, il n'eût pas osé engager le combat dans la forêt.

— Vous vous trompez; lorsque nous entendîmes crier au secours, il m'invita bien à le suivre; mais, sans attendre ma réponse, sans regarder si je le suivais, il courait déja sur l'ennemi, et il avait abbattu le sien lorsqu'il vit

que moi et mon adversaire nous avions inutilement brûlé nos amorces ; alors, avec des pistolets dont il connaît la portée, il tira de loin ce second voleur, et m'enleva le plaisir de l'abattre. Peut-être aussi cet empressement m'a-t-il sauvé la vie.

— A merveille. Et quel fruit avez-vous tiré de cette action, où, dans le fait, vous avez montré autant de courage que lui?

— Madame de Léry ma donné cent louis.

— Elle se croit quitte envers vous, tandis qu'elle prodigue ses faveurs et sa fortune à votre maître. Voilà comme ces petits messieurs ont tout, parce qu'ils ont des manières qu'on prendrait aussi bien qu'eux.

— Pour ses faveurs, je le croirais assez ; mais il n'accepterait rien de sa fortune.

— Admirez-le donc, puisque vous le voulez; mais convenez que vous lui portez envie.

— Je ne lui ai jamais envié qu'une maîtresse charmante dont il fit la connaissance avant de partir de Paris. Il l'avait conduite dans une campagne écartée, et je me proposais bien de lui faire passer un quart-d'heure dont elle ne se serait pas vantée à son amant; mais le hasard a voulu qu'il ne l'ait pas quittée un instant.

— Ah! ah! monsieur de Lépine aime donc les femmes?

— Celle-là était charmante; c'était un vrai gibier de prince. Mais je n'ai ni la douceur ni les manières qu'il faut pour vivre avec les femmes. La chasse et les chevaux ne rendent pas le cœur tendre, et j'aime mieux une bouteille de vin.

— Ce goût-là vaut bien l'autre, il

renaît tous les jours, n'expose point aux caprices; mais, pour le satisfaire, il faut de la fortune. Est-ce que vous ne songez pas à vous tirer de la servitude?

— J'en ai le dessein et l'espérance; car mon maître, ci-devant officier de la marine, veut faire campagne sur un corsaire, et je compte bien lui demander de me faire recevoir volontaire.

— Il pourra faire la sienne, parce qu'il aura part d'officier, peut-être les moyens de prendre un intérêt; mais vous, vous aurez à peine une action et votre paie. Vous exposerez votre vie pour des armateurs intéressés, avides, qui croiront votre sang trop payé par un millier d'écus; et, si vous n'êtes pas le plus fort, vous n'aurez que la prison ou la mort. Cela vaut-il la peine de se sacrifier pour le bonheur des autres?

— Vous avez raison; mais que faire?

— Vous faire corsaire de terre. Les dangers sont moins grands, et la fortune certaine.

— Je ne vous entends pas.

— Comment! vous ne comprenez pas que c'est attaquer à coup sûr amis ou ennemis sans défense; les laisser sur la route avec la vie, dont on leur fait grace, et venir jouir, dans une retraite sûre et ignorée, du fruit de ses travaux.

— Mais c'est voler, à ce qu'il me paraît?

— La délicatesse est bonne! Ne vouliez-vous pas voler étant corsaire? Croyez-vous qu'il soit plus juste de piller en mer qu'à terre.

— Mais c'est l'ennemi; et puis on est autorisé.

— L'ennemi! dites donc l'innocent ou le faible, qui paie pour le coupable ou le fort. Quant à votre autorisation,

c'est un abus barbare que l'usage a consacré. Mais laissons cette comparaison : tout le monde vole, et ceux qui le font avec la certitude de l'impunité sont les plus coupables.

— Oui ; mais ceux qui n'en sont pas à l'abri, ont la honte et le supplice.

— Le supplice n'est qu'un mot. Le guerrier, comme le brigand, expose sa vie ; le premier, pour une paie, pour un cordon bleu ou rouge, pour la chimère de l'honneur, périt d'un coup de canon ou de fusil, et souvent dans de longues douleurs ; le supplice d'un brigand n'est qu'un instant. Il faut que l'un comme l'autre perde la vie, et l'avantage est bien certainement pour celui qui la perd sans douleur, et qui jouit de ses facultés jusqu'au dernier moment. C'est à lui de le reculer le plus qu'il peut par son adresse et par son génie, ou enfin par sa prudence, en se

retirant à temps du métier, et allant jouir du fruit de ses peines en pays étranger. Quant à la honte, il n'y a pas d'homme raisonnable qui ne convienne que c'est une chimère. La honte est sans doute le préjugé attaché sur le front du faible; mais ce n'est qu'une opinion soutenue par la force. Ecoutez-moi un moment.

Si Alexandre eût été vaincu par Darius, il en eût été traité comme un brigand, et n'eût trouvé que la honte et l'esclavage. Ce vainqueur l'a si bien senti, qu'il a pardonné à un pirate qui osa lui dire, *Oui je vole sur une méchante barque, et toi à la tête d'une armée triomphante; j'ai tort, puisque je suis le plus faible.*

Ce droit imprescriptible de la nature, le droit du plus fort, est constaté par l'histoire de tous les hommes qu'on admire. César a volé la liberté, ou

prétendue telle, de sa patrie; Charles XII et Frédéric s'amusaient à voler des provinces; Charlemagne a usurpé le trône sur les Mérovingiens; Hugues Capet sur les Carlovingiens; et des pertubateurs heureux gouvernent actuellement leur empire. Enfin, sans chercher de si grands exemples, sans nous appuyer sur les violences et les dilapidations que tolère et autorise une révolution, dans l'ordre ordinaire des choses, dans le train commun de la vie, quel est l'homme, qui, pour se faire du bien, ne fait pas tout le mal qu'il peut faire impunément ? Le magistrat fait pencher la balance de Thémis, le ministre cède à la faveur ou à l'intrigue, le banquier profite du besoin pour vendre plus cher son or, le riche et le puissant rendent sans cesse les pauvres leurs victimes; beauté, jeunesse, talens, tout leur est sacrifié. L'o-

pinion de la raison, dégagée de toute crainte, serait donc, sans contredit, à l'avantage de celui que l'autorité appelle brigand; il combat sans cesse l'injuste répartition des biens, mais il combat de bonne foi pour son intérêt; il n'usurpe point le titre d'honnête homme; il n'a ni honneur ni récompense à attendre, rien de ce qui abuse les humains. Il n'ignore point que la mort, ce terme commun à tous, peut l'atteindre avant le temps; mais il la brave, et sait sur-tout que la prétendue honte qu'on lui imprime serait nulle, si, au nombre des brigands heureux, il était au-dessus du pouvoir qui le condamne.

Ce droit public du crime, ce code de la scélératesse, étant supérieur aux lumières de Lépine, flattait trop ses penchans pour qu'il n'en fût pas séduit. Il se borna à observer qu'il lui

semblait cependant que les lois avaient quelque chose de bon.

— Qui vous dit le contraire, reprit celui qui avait entrepris de le persuader; elles sont si bonnes qu'il n'y a pas d'usurpateur qui n'y ait recours pour affermir son usurpation; les brigands en ont même entre eux qu'ils observent rigoureusement. Mais, en attendant qu'il y en ait d'assez bonnes pour opérer le bonheur général, vous verrez toujours les hommes courageux défendre leurs droits contre ce qu'elles ont de défectueux.

— Où donc trouver ces hommes qui savent les corriger? Vous voulez sans doute m'éprouver?

— Non, nous ne tendons point de pièges; vous êtes avec eux.

— Eh bien! je me rends, dit-il en tendant la main.

— Jure donc d'être des nôtres.

— Je le jure.

— Cela ne suffit pas, dit un troisième, il faut que tu fasses une action qui prouve ta vocation, et qui nous assure de ta sincérité.

— Je m'y engage.

— En ce cas, venge-nous donc de celui qui a tué nos braves camarades. Nous en retrouvons un en toi; à ce prix nous oublions que tu les as combattus et dévalisés; mais nous ne pouvons de même remplacer l'autre par ton maître; il faut qu'il paie de sa vie le tort qu'il nous a fait.

— Si ce sont là vos conditions, vous pouviez commencer par moi, répondit-il courageusement; je ne tremperai jamais mes mains dans le sang de ce brave jeune homme. J'ai consenti de ma propre volonté à être des vôtres, mais la crainte ne me fera rien faire.

— Halte-là, messieurs, reprit le

maître de la maison, qui était aussi le capitaine de la bande; nous sommes bien convenus d'attirer à nous ce brave homme, mais non de le contraindre ; je ne souffrirai pas qu'il lui soit fait violence.

— Le capitaine a raison, ajouta celui qui avait fait les fonctions d'orateur ; n'avons-nous pas tous un endroit sensible qui détermine notre caractère, et d'après lequel nous comptons les uns sur les autres ; vous devez donc être bien aises de trouver dans notre nouveau camarade quelque chose sur quoi il soit inviolable. Pour moi je l'approuve et me range de son parti; la valeur de son maître est respectable ; il croit d'ailleurs lui devoir la vie, laissons-le être reconnaissant ; mais qu'il nous apporte ses dépouilles, c'est tout ce que nous pouvons exiger de lui.

— A la bonne heure, répondit Lépine, j'y consens; je vous apporterai son or, ses diamans, je ne réserverai pour moi que ses armes dont je suis jaloux; il a un damas et des pistolets qui n'ont pas leurs pareils.—.

Cette convention ayant ramené la bonne intelligence, Lépine ajouta: Il ne me sera pas facile cependant de surprendre un homme aussi actif et aussi vigilant; je ne le pourrai qu'en route, ou bien à la Rochelle, où nous allons.

— Voilà, lui dit le capitaine, en allant prendre dans un secrétaire un papier plié, de quoi le faire dormir vingt-quatre heures; c'est plus qu'il n'en faut pour vous laisser le temps d'agir.

— Mettez-en donc deux doses, que je mêlerai ensemble pour en éprouver la moitié sur moi; car, je vous en préviens, je ne lui donnerai l'autre que

lorsque je serai certain qu'elle ne lui fera aucun mal.

— Soit : en voilà deux ; vous verrez que l'effet en est sûr, et sans danger pour la vie. —

Ce reste de probité, qu'il faut encore estimer dans un scélérat, ne fut connu de Surville qu'après le plus grand danger où il se soit trouvé. Pour faciliter l'intelligence de cette catastrophe importante, j'ai été obligé de suivre l'ordre des évènemens, et de commencer par faire connaître ce qui les avait préparés.

On a déja vu quel usage Lépine avait fait de la poudre que lui avait donné le chef des brigands. Je raconterai incessamment son retour auprès d'eux et l'accueil qu'ils lui firent ; mais avant de rentrer dans ce repaire du crime, il faut voir ce qui se passe à Bayonne et à Paris.

CHAPITRE XLIII.

Seconde course de Surville; lettre de M. de Clairac.

Le capitaine Surville, après quinze jours de croisière, était rentré avec deux brigantins chargés de vins et de fruits, et sur-tout d'argent, base des échanges du Portugal avec l'Angleterre. Ces deux prises, faites sans combat, n'ajoutaient qu'à sa fortune. Aussi fut-il plus sensible aux avantages qu'elles produisirent à M. de Mornai, son lieutenant, et à son ami l'Abordage, qu'aux siens propres.

Ce qui l'inquiétait le plus était de recevoir des nouvelles de Paris Il craignait d'être obligé de ressortir avant qu'il lui en fût parvenu. Son espoir

ne fut pas totalement trompé ; il reçut de M. de Clairac la lettre qui suit.

« Pour cette fois, mon cher ami, « j'ai trouvé votre père chez lui ; il était « avec madame de Mairan, et sa com- « pagne. Vous avez sûrement, mon- « sieur, me dit-il, la complaisance de « m'apporter des nouvelles de mon pi- « rate ; je vous en remercie : il m'a fait « l'honneur de m'écrire et de me faire, « ainsi qu'à ces dames, part de son « butin. Je leur ai abandonné mon lot ; « je n'aime pas le bien acquis de cette « manière, et je souhaite qu'il ne vé- « rifie pas le proverbe, que *ce qui vient « de la flûte retourne au tambour.*

« Je n'ai répliqué à cet amer sar- « casme qu'en lui disant que j'avais une « plus heureuse opinion, et que le grade « où vous aviez été porté si rapidement « la confirmait.

« Oui, me dit-il ; j'ai été instruit par

« les papiers publics qu'il avait su ho-
« norer sa profession ; j'y suis plus sen-
« sible qu'à sa fortune. Il paraît qu'il
« a soutenu un rude combat, et qu'il
« s'est fait estimer. Personne n'y prend
« un plus vif intérêt que moi ; mais je
« ne le lui témoignerai que quand une
« longue persévérance dans le bien lui
« aura fait regagner mon estime.

« La conversation étant devenue
« générale pendant quelques instans,
« votre père m'a fait d'obligeans re-
« proches de ne pas venir le voir plus
« souvent, et voulait me retenir pour
« le soir ; je ne le pouvais, me trouvant
« engagé. Je n'abuserai pas plus pour
« l'avenir de son invitation ; parce que
« sa maison, aussi austère que celle
« d'un anglais, est en général d'un
« difficile accès, et que, lorsqu'il est
« absent, son épouse fait presque tou-
« jours défendre sa porte.

« Votre père ayant été appelé à son « cabinet par quelqu'un qui le demandait, s'est informé, avant de me « quitter, si vous m'aviez chargé de « recevoir les arrérages échus de votre « revenu depuis votre absence; je lui « ai répondu que vous ne m'aviez rien « marqué à ce sujet, et que sans doute « votre intention était de les laisser « accumuler.

« Resté seul avec les dames, votre « belle-mère m'a dit, avec une douceur qui n'était pas sans malice, « l'indifférence de M. de Mairan pour « les présens de son fils n'empêchera « pas qu'il n'en profite, car ils sont « en services de table de la plus grande « beauté : quant à moi et à ma bonne « amie, nous sommes charmées de ce « qu'il nous a envoyé; on ne peut rien « voir de plus magnifique, ni choisi « avec plus de goût : nous lui avons

« écrit toutes deux pour l'en remer-
« cier. Vous aurez donc le plaisir
« d'être assuré par elles mieux que
« par moi, mon cher Surville, que
« vous êtes toujours cher à votre fa-
« mille; on desire votre retour, et l'on
« voudrait vous voir hors de danger.

« Je vous remercie aussi, mon ami,
« de ce que vous m'avez adressé; les
« dons de l'amitié me sont infiniment
« précieux, et la vôtre m'est parti-
« culièrement chère. Continuez de
« justifier l'opinion que j'ai de vous,
« et de démontrer le faux des préven-
« tions, en forçant à vous admirer; je
« vous embrasse de tout mon cœur,
« et vous répète que vous trouverez
« toujours prêt à vous servir envers
« et contre tous votre ami

« DE CLAIRAC. »

Surville se consola facilement de l'apparente indifférence de son père; il

s'y attendait. Mais plus la lettre de son ami de Clérac lui donnait lieu de penser que les sentimens de madame de Mairan et de mademoiselle de Sénange lui étaient toujours favorables, moins il pouvait s'expliquer que leurs lettres ne lui fussent pas parvenues. Dans le chagrin qu'il en éprouvait, il sentit avec amertume combien la chaîne du devoir était pesante; il n'y avait pas moyen de songer au voyage de Paris, à la veille de sa dernière course sur *l'Epervier*. A son retour, il fallait repartir sur *la Victoire*; déja le vigilant Emeling l'avait fait réparer et lui avait donné une destination de simple transport pour Bilbao, où ce bâtiment hivernerait en attendant le moment de commencer sa croisière. Dans l'intervalle du désarmement de *l'Épervier*, il fallait songer au partage entre les associés, et veiller à de grands in-

térêts, qu'il eût été dangereux de négliger; il lui restait la ressource de terminer là sa carrière, en se contentant de ce qu'il avait gagné, qui était bien assez considérable; mais comment rompre avec M. Emeling un traité conclu de bonne foi sur les espérances que lui avait données sa capacité, et réellement dans la vue de lui procurer une fortune brillante? Il y eût eu ingratitude et légèreté; par cette démarche, il eût perdu la réputation de courage et de sagesse qu'il s'était acquise. Réduit, pour dissiper ses craintes, aux lenteurs d'une correspondance, il n'y rencontra pas moins d'inconvéniens.

Il n'osait se permettre d'écrire directement à mademoiselle de Sénange sans hasarder de la compromettre, en courant le risque que sa lettre fût apperçue et interceptée par son père.

Sous le couvert de madame de Mairan, n'était-ce pas, quelque généreuse qu'elle se fût montrée, blesser sa délicatesse et lui faire jouer un rôle inconvenant ? Se servir du couvert de M.r de Clairac, et le prier de remettre ses lettres, c'était, malgré qu'il s'y fût offert, malgré la confiance que méritait son amitié, faire imaginer entre lui et deux femmes qu'il respectait, des mystères qu'un homme délicat ne pouvait laisser soupçonner. Il se détermina donc à apprendre à son ami qu'une inexactitude de la poste ou une infidélité de domestique le privait des deux lettres que la sienne lui avait annoncées. N'ayant pas pour récrire de motifs apparens, il craindrait qu'une correspondance trop suivie ne pût être connue de son père ; et dans les dispositions défavorables où il était à son égard, exposer les

personnes, qu'il croirait indulgentes pour lui, à quelques réflexions désobligeantes; que, dans cet embarras, il le suppliait et espérait de son amitié qu'il voudrait bien oublier l'éloignement qu'il avait à visiter sa famille, et surmonter les difficultés qu'il pourrait rencontrer, pour parvenir à instruire madame de Mairan ou son amie, qu'il n'avait pas reçu leurs lettres.

Il terminait en lui annonçant qu'il allait repartir, affligé par la perte de ces lettres, et tourmenté par l'impatience de s'en voir dédommagé.

Le lendemain du départ de cette dépêche, il mit à la mer pour la troisième fois. Tandis qu'il fait cette course, je vais rendre compte de la réception qui fut faite au fameux Lépine par les honnêtes gens auxquels il s'était associé.

CHAPITRE XLIV.

Réception faite à Lépine par les brigands. Histoire de quelques-uns d'eux.

LÉPINE après avoir été obligé, comme on l'a vu, de partir de la Rochelle sans avoir dépouillé son maître, prit, avec les deux chevaux, de longs détours, ne marcha que de nuit, dans les bois ou par des chemins detournés, et n'arriva qu'au bout de dix jours à la maison dont j'ai déja parlé, et où il était attendu.

Le capitaine et ceux qui étaient présens lui dirent, Comment! et les chevaux aussi? Cela est admirable.

Non, mille dieux, ils ne sont qu'un dédommagement; une maudite hôtesse,

que l'enfer confonde, est entrée comme Surville commençait à s'endormir. Tout était combiné, tout était facile ; cette femme à sonné l'alarme ; il fallait partir avec rien, ou me contenter de la valise et des chevaux ; j'ai pris ce dernier parti.

C'est toujours bien quand on a fait tout ce qu'on a pu. Tu prendras, ajouta le capitaine, un de ces chevaux pour toi, l'autre sera pour moi.

Il défit la valise, qui ne renfermait pas cinquante louis, et offrit de remettre à la masse l'or qu'il avait trouvé dans les ceintures qu'il s'était appropriées : ce procédé lui gagna les cœurs ; mais on rejeta son offre, en lui disant qu'on ne revenait point sur le passé, que cela était à lui de bonne guerre.

Viens te reposer et te rafraîchir, lui dit le capitaine, qu'il suivit, et qui l'introduisit par une coulisse impossible à

apercevoir, dans un escalier qui conduisait à un vaste souterrain bien éclairé, où il vit que les deux chevaux étaient déja rendus, et placés avec d'autres dans une belle écurie.

Au bout de cettevoûte, qui renfermait un butin considérable en tous genres, se trouvait trois pièces aussi voûtées, dont une, boisée et décorée, servait de salle, l'autre d'office, et la troisième de cuisine. Là s'apprêtait tout ce que ces messieurs pouvaient se procurer de meilleur et de plus fin ; chacun y mettait son savoir faire avec tant de zèle, que des bénédictins auraient pu s'en contenter. A ce point de réunion, Lépine trouva la troupe assemblée ; elle montait à dix-huit, dont deux étaient absens pour renouveler les provisions.

Il ne fut donc d'abord question que de se mettre à table. Lorsque la fin et

la soif furent assouvies, le plus grand nombre s'en fut au dortoir, qui était sous la grande voûte, d'autres aux portes de sûreté, et quatre seulement restèrent dans la salle : le capitaine, son lieutenant, un des voleurs et Lépine.

Celui-ci leur dit, Messieurs, je vous ai déja conté mon histoire, y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander de me raconter les vôtres ; des hommes aussi unis que nous le sommes ne doivent avoir rien de caché entre eux.

Non, sans doute, dit le capitaine, et je vais en donner l'exemple ; aussi bien la mienne tient-elle à l'histoire de cette maison, qu'il est indispensable que tu connaisse.

Je suis né dans ce canton. Braconnier et contrebandier dès ma plus tendre jeunesse, j'ai long-temps opéré en petit, et toujours en crainte ; enfin le pro-

priétaire de cette maison m'ayant attiré à lui, me dit qu'ayant plus d'une fois admiré mes talens, il voulait les récompenser et les mettre à profit, mais qu'il fallait une discrétion à toute épreuve.

Il me confia que le hasard lui ayant fait découvrir que sa maison, bâtie sur les ruines d'un ancien château, recelait sous le jardin une voûte bien conservée, qui se prolongeait sous un taillis très-épais, que les pierres et les débris n'avaient pas empêché de profiter; qu'il ne s'en était rapporté qu'à lui pour y pénétrer, et s'y ménager des entrées et des issues; qu'à force de patience et de travail, il avait pratiqué d'abord la communication par où nous venions de passer, ensuite celle de l'écurie de la maison, dont le sol, plus bas, est presque de plain pied à celui de la voûte; que là il avait fait tourner un pan de moëllons de la grandeur d'une porte

sur deux pivots masqués, par où l'on introduisait les chevaux. Dans les caves il me fit voir même manœuvre; enfin au bout d'un détour du souterrain, aboutissant dans un fossé sec et facile à remonter à pied ou à cheval, par un endroit dégradé, il avait aussi fait tourner sur des gonds une étendue de birques d'une toise quarré. Cet ouvrage est celui qui lui a coûté le plus de peine, parce qu'avant d'oser déjoindre cette toise de briques des pierres où elle était enclavée, il l'avait lié par derrière à des planches de quatre pouces d'épaisseur, auxquelles tiennent les ferremens nécessaires pour la faire mouvoir.

Ces travaux m'ont, dit-il, occupé plus de dix-huit mois; mais il y a six ans que j'en recueille le fruit: tous les contrebandiers poursuivis ou qui craignent de l'être, déposent dans des

endroits convenus et secrets de la forêt, leurs marchandises ; j'y fais ma tournée, et je conduis ici celles que j'y trouve ; enfin lorsque le danger est passé, il viennent les reprendre en me payant bien. Tous ont éprouvé mes services et mon exactitude, aucun n'ont connu mes moyens ; et comme le travail s'étend et que je n'y puis suffire seul, voilà pourquoi j'ai desiré de t'avoir pour associé. Laisse croire que tu n'es avec moi que comme cultivateur de mon petit domaine, je ne t'en traiterai pas moins d'une manière dont tu seras content.

Il m'a en effet tenu parole ; j'ai passé avec lui une vie si douce et si tranquille, que l'on a cru dans les environs que j'avais renoncé à tout métier scabreux ; et il y avait deux ans que nous étions ensemble lorsque la révolution a mis fin à notre commerce.

Mon associé, qui s'est trouvé avoir des opinions contraires à celle de la révolution, n'a pas tardé à être persécuté. Pour s'en venger, il a passé dans la Vendée, y est devenu chef de parti, et y a trouvé la fin de sa vie.

Pour moi, à qui toute opinion était indifférente pourvu que j'y trouvasse mon compte, je me suis mis à crier *liberté*, *égalité*, tant et si fort, que je n'ai pas tardé à avoir la réputation de chaud patriote. J'en ai profité pour me porter acquéreur de la maison de mon associé, dont je connaissais les avantages, et où j'étais sûr de trouver, en argent ou marchandises plus qu'elle ne me coûterait: cette propriété, devenue nationale, me fut adjugée; et je l'ai payée de suite, et mieux que n'ont fait la plupart des acquéreurs de semblables biens.

Quelques amis que j'avais dans le

parti vendéen, qui savaient à quoi s'en tenir sur mon patriotisme, réclamèrent mes services pour des correspondances secrètes, pour sauver des fonds, enfin pour cacher des proscrits, pauvres ou riches ; j'ai rendu service à tous sans condition. Plusieurs en ont été reconnaissans au-delà de toute expression ; de sorte que cette branche d'industrie valait bien la précédente.

Enfin cette guerre de parti ayant perdu toute son activité, les personnes de marque s'étant éloignées, le pillage et la dévastation n'ayant plus d'alimens, mes affidés, qui en avaient pris le goût et qui n'avaient pas d'autre existence, ne savaient plus que devenir. A la suite d'un conseil tenu ensemble, nous avons arrêtés de profiter de la retraite impénétrable qu'offre cette maison, pour y continuer, pour notre compte, de vivre aux dépens de qui-

il appartiendrait. Cette résolution prise, on y a introduit des chevaux, des armes, des munitions ; nous avons perfectionné ou augmenté les travaux de mon prédécesseur, particulièrement pour cette salle et pour la cuisine ; nous pouvons sortir et rentrer à cheval deux de front par l'issue du fossé, dont le revers est presque applani. Au lieu d'élaguer les parties fourrées de haies de buissons et de bois, qui nous couvrent, nous en favorisons la croissance. Enfin je parais seul maître de cette maison, et jamais plus de deux ou trois de nous ne se montrent au logis extérieur, ou ils passent pour des marchands de bestiaux en relation de commerce avec moi, qui en achète et revend en effet pour couvrir nos opérations secrètes ; de sorte que depuis près d'un an nous avons fait parler de nous à vingt lieues à la ronde, sans

qu'aucun soupçon de notre retraite ait été conçu.

Telle est mon histoire, ou plutôt celle de notre habitation, qui, toute courte qu'elle est, sera encore trop longue si elle vous a ennuyés.

Chacun y ayant applaudi, et le lieutenant ayant encore appétit, pria son camarade, qui ne mangeait plus, de commencer le premier, ce qu'il fit en ces termes :

Je me nomme Lambin, et ce nom peint assez fidèlement mon caractère et ma personne. Je suis né dans le Brabant Autrichien. Mes parens, qui avaient la maladie générale de vouloir élever leurs enfans au-dessus d'eux, me donnèrent une éducation qui n'était relative ni à leur naissance ni à leurs moyens ; j'en profitai si mal qu'à peine ai-je appris à écrire et compter médiocrement. Je devins donc mauvais com-

mis, de bon ouvrier que j'aurais pu être. Dans cette profession, où la vanité est aussi générale que les talens sont rares, je fus toujours obligé d'employer mes médiocres appointemens à mon entretien; garçon de bureau, qui eût été mon véritable lot, j'aurais été plus heureux. J'ai donc langui dans les dernières places; et lorsque l'invasion des français eut tout renversé dans ce pays, je m'y suis trouvé sans ressources. J'habitais Bruxelles. Cette ville étant devenue comme tout le Brabant partie intégrante du territoire de la république, beaucoup d'étrangers vinrent s'y établir, et y élèverent des maisons de commerce. Dans le nombre un Allemand, un Français de la province d'Artois et un Américain, me proposèrent de m'associer à eux, sous condition que leur maison serait sous mon nom; qu'ils ne seraient que mes com-

menditaires pour une somme déterminée, afin que, par leur industrie et leurs relations, ils pussent faire faillite en sûreté ; qu'ils me donneraient ma part du bénéfice pour me sauver et me retirer où je voudrais.

C'était une friponnerie organisée : j'y répugnais ; mais j'étais dans la misère. L'Allemand, le plus délié des trois, et dont les manières étaient séduisantes, me persuada en m'assurant qu'ils n'étaient pas les seuls, et que Paris pouvait fournir l'exemple de nombre d'associations semblables. Je signai donc, et la maison fut montée.

Je souscrivis force lettres-de-change pour valeur des marchandises que les dupes livraient à ces trois croquans. Cette manière lâche de voler sous les dehors de la bonne foi et de la confiance me révoltait, au point que j'étais tenté d'avertir les victimes. Ce

fut bien pis lorsque, dès le premier mois, je vis que je n'arrachais qu'avec peine les médiocres honoraires qui devaient m'être payés avant tout partage; je n'en augurai rien de bon. N'ayant obtenu qu'un à compte le second mois, je ne pus douter que mes associés, en me parlant de confiance et d'honneur, me voleraient mes gages; alors je leur parlai ferme, leur reprochai leur lâcheté, et les menaçai d'aller dénoncer un piége d'autant plus punissable, qu'on ne pouvait s'en défier ni se précautionner, comme on ferait contre des voleurs de grand chemin, plus estimables et plus courageux qu'eux. Deviens-le donc, me répondit l'Allemand, si ce métier te plaît; quand à nous, nous ne te craignons pas.

Il avait raison; tout ce que j'aurais pu dire aurait tourné contre moi-même; et bien convaincu qu'ils me

laisseraient exposé aux poursuites civiles et criminelles, je résolus de les gagner de vîtesse et de les laisser démêler la fussée comme ils l'entendraient. Je ramassai en conséquence tout ce que je pus, et vins à Paris, sans bien savoir quelle ressource j'y pourrais trouver. Je n'y en trouvai aucune. Mes fonds s'épuisaient, lorsque j'entendis parler des débris de la Vendée et des bandes qui s'y étaient formées.

Voler pour voler, dis-je, j'aime mieux cette manière, et je partis. Dépourvu de passeport, j'évitais les villes et les lieux fréquentés, et n'arrivai qu'après une longue et pénible marche. Exténué de fatigue, mourant presque de faim, j'errais dans ces campagnes désertes lorsqu'heureusement je fus rencontré par un parti de nos camarades : ils me questionnèrent ; je leur contai mon cas avec un si

grand air de vérité, qu'ils me crurent. Cependant il ne m'ont amené ici qu'après m'avoir mis à l'épreuve ; et ma vocation n'ayant plus rien d'équivoque, j'ai été admis, à ma très-grande satisfaction, dans leur société ; car j'y ai fait beaucoup moins de mal que je n'en faisais dans un seul jour avec ma plume.

Après que l'honorable auditoire eut ri de cette réflexion, on invita le lieutenant à satisfaire à son tour la curiosité.

Ce lieutenant, qui était le même qui avait péroré pour enrôler Lépine, leur dit, Messieurs, ce sont les suites d'une gageure qui m'on tconduit parmi vous ; ce trait, le plus piquant de mon histoire, et véritablement extraordinaire, exige que je vous fasse connaître, le plus brièvement possible, ce qui l'a précédé et occasionné ; cependant,

quelque court que je sois, je ne pourrai l'être autant que vous, et je doute que je puisse finir ce soir.

Qu'importe, lui dit le capitaine; s'amuser, c'est reposer. Si tu ne peux achever, tu reprendras le reste demain matin pendant le déjeûner; ton début m'intéresse vivement.

Et moi aussi, dit Lépine.

Alors il commença ainsi : Je me nomme Proli. Né à Paris, dans la haute bourgeoisie, et fils unique, je fus l'objet de toutes les affections de mon père et de ma mère, qui me destinaient à remplir une charge de conseiller au parlement, ou au moins au châtelet. Je secondais leurs vues sans répugnance, et j'allais être reçu avocat lorsque je perdis mon père, et quelques semaines aprés ma mère, qui ne put lui survivre. Resté libre, les orages qui annonçaient la révolution commençant à gronder,

je ne me pressai pas de suivre ma destination commencée, de sorte que je ne marquais en aucune manière lorsque l'esprit de parti se prononça. Par un autre bonheur, ma fortune, qui consistait en plusieurs maisons disséminées dans divers quartiers de Paris, fut ignorée; et me trouvant avoir cultivé la peinture par goût, j'eus le bon esprit de prendre l'extérieur d'un peintre, qui n'est pas toujours celui de l'aisance, et de me loger à l'avenant; avec ces précautions j'ai vécu ignoré et tranquille au milieu des troubles, jouissant de plus de trente mille livres de rente, assez mal payées alors, et ayant en réserve tout l'argent comptant trouvé après le décès de mon père.

Dans cette vie libre, dont le plaisir était l'unique objet, d'abord trompé, comme c'est l'usage, je devins trompeur à mon tour; et lorsque la fortune

et le luxe osèrent reparaître, j'avais acquis une telle expérience, que j'eusse pu figurer avec succès parmi les agréables de l'ancien régime, à plus forte raison dans le nouveau, où l'on avait substitué aux formes, aux manières élégantes, et au respect pour les convenances, un cynisme impudent.

Le goût que j'avais contracté pour l'indépendance m'avait fait résister à plusieurs propositions de mariage, les unes avantageuses, les autres séduisantes. Les anciens amis de mon père m'en faisaient la guerre. Un d'eux que je voyais habituellement, parce qu'il était plus rapproché de mon âge, employait tout ce qu'il avait de moyens de persuasion pour m'engager à remplir ce vœu de la nature et de la société.

Ce galant homme, qui avait perdu une femme très-aimable après deux

ans de mariage, la regrettait si vivement, en avait conservé un souvenir si tendre, que quoiqu'il eût une fortune égale au moins à la mienne, il n'avait jamais voulu contracter un second lien, et ne s'occupait que du bonheur d'une fille unique qui avait alors douze ans, et en faveur de laquelle j'ai quelquefois pensé qu'il voulait me convertir. Ce motif ne pouvait qu'être obligeant; mais ses exhortations devinrent si vives et si importunes, que, dans le dessein de m'en débarrasser, j'eus avec lui l'entretien que je vais essayer de vous rendre; parce qu'il résume tout ce que nous nous étions dit en différentes occasions à ce sujet, et parce qu'il amena la fameuse gageure que je vous ai annoncée.

— Donnez-moi donc, me disait-il avec chaleur, un motif raisonnable de votre répugnance à un établissement

qui finirait votre inconstance et assurerait votre bonheur.

— Je vous l'ai dit, mon ami; un mari est toujours dupe ou ridicule, et souvent tous les deux à-la-fois.

— C'est une déclamation vague et trop générale, qui, quand elle serait vraie, n'exclurait pas les exceptions.

— Montrez-les moi donc, ces exceptions!

— Mais je peux vous en citer plusieurs.

— J'en excepte les laides et les vieilles, qui sont sages malgré elles.

— Et moi aussi; mais, pour ne pas vous citer un exemple équivoque, je vous rappellerai ma femme, qui ne doit pas être effacée de votre souvenir.

— Votre épouse, mon ami, était charmante, et je suis loin de vouloir offenser une cendre que je respecte, ni de blesser votre sensibilité; mais je

prendrai la liberté de vous rappeler qu'à l'époque où vous en avez été privé, vous étiez encore tous deux dans un enchantement, que l'habitude et le temps n'avaient pas encore affaibli; qu'on ne peut dont prononcer sur ce qui aurait pû arriver; qu'à cet égard vous étiez comme Pyrame et Thisbé, Léandre et Héro, Abeilard et Héloïse, que l'on cite comme des modèles de constance, sans prendre garde qu'ils n'avaient pas eu le temps de devenir inconstans, et que les sacrifices qu'ils ont faits à l'amour étaient le produit de l'effervescence et du délire d'une passion au désespoir; je ne connais que Philémon et Baucis dont l'ardeur se soit soutenue jusqu'au tombeau; mais cette histoire n'est qu'une fable ingénieuse, le songe d'une ame sensible, l'image trompeuse d'un bonheur impossible.

— Comment peut-on le croire impossible et s'attendrir en le peignant?

— C'est parce que mon cœur était fait pour le sentir; parce que lui seul pourrait faire ma félicité, que je n'ai pas la témérité d'y croire, et que quelques années d'expérience m'ont désabusé de cette illusion.

— Quelques folles, ou quelques coquettes?

— Non, mon ami, non; des novices, des innocentes; j'ai tenté, dans un lien libre (parce que c'est en effet la liberté qui fait le mérite d'une semblable épreuve), j'ai tenté, dis-je, de rencontrer la femme à qui l'amant aimé tînt lieu du monde, d'un tiers, d'un besoin habituel de dissipation; si je l'eusse trouvée, j'aurais fixé son sort en la conduisant à l'autel. Je n'ai trouvé que des femmes qui s'ennuyaient; ce qui faisait mon bonheur ne leur suffi-

sait pas ; soit vide de la tête, soit sécheresse du cœur, elles n'étaient mues que par deux sensations, la vanité et le plaisir ; encore celui-ci n'était-il pour elles qu'un sentiment secondaire, qu'elles poursuivaient sans l'atteindre, ou sacrifiaient à la vanité, qui leur en tient lieu. Ainsi, ce n'est pas l'institution respectable du mariage que je combats ; je ne m'arrête point à ce qu'il pourrait être, mais à ce qu'il est.

— Je ne le vois pas sous un jour si défavorable. Comment donc le voyez-vous ? Définissez-moi votre manière.

— Comme le jardin du jardinier fleuriste, dont tout le monde jouit, excepté le malheureux cultivateur.

— Exagération d'un esprit prévenu.

— Prévenu ! Voyez nos promenades, Tivoli, l'Elysée, Carchi, nos spectacles, nos cercles ; là, les femmes en espa-

liers font assaut de luxe et d'indécence; la plus heureuse est celle qui emporte l'idée d'avoir inspiré plus de desirs aux hommes et d'envie aux femmes. Rentrées chez elles, la vanité qui les soutenait n'a plus d'objet; elles bâillent et s'endorment pour recommencer le lendemain. D'un autre côté, peignez-vous le mari, que des malheurs ou des imprudences mettent hors d'état de fournir à ce luxe: tout ce qu'on lui devait de bonheur passé est oublié; il est accablé de plaintes et de reproches; l'amertume et la perpétuité de ceux-ci empoisonnent sa vie; elle n'est plus pour lui qu'un long supplice qui lui en fait desirer la fin, comme le seul terme à des maux sans remède.

— Il y a bien quelque chose de vrai à ce tableau. Mais le desir de plaire n'est pas dominant à ce point dans toutes les femmes, et un instant donné

à l'admiration générale ne leur prouve que mieux de quel prix elles peuvent être aux yeux de leur mari ou de leur amant.

— Montrez-moi donc de ces femmes qui se bornent à un moment, à une louange recueillie par hasard; et s'il n'y en a pas, convenez que vous-même ne croiriez pas être aimé d'une femme qui ne serait heureuse qu'en cherchant à inspirer des desirs à tous les hommes.

— Non certainement : j'en aurais même la plus mauvaise opinion ; mais j'en connais à qui vous ne pourriez faire ce reproche.

— Je vous défie de m'en montrer une seule.

— Ainsi vous ne croyez pas qu'il y ait d'honnêtes femmes?

— Comment y croire, quand elles ne se soucient pas de le paraître?

— Et si je vous en faisais connaître qui le fussent réellement?

— Pour y croire, il faudrait que je fusse assuré qu'elles aient été attaquées inutilement.

— Je ne peux à cet égard avancer que l'opinion que j'ai de leur sagesse; à vous libre de les attaquer pour éclaircir vos doutes. Vous en rapporterez-vous à vous-même?

— Quoiqu'il ne soit pas certain que j'aie des talens supérieurs, et que celle qui me résisterait ne résisterait pas à un autre, je me bornerai cependant à ma propre expérience.

— Et si vous échouez, me promettez-vous de vous marier?

— Oui, car je ne crois pas que vous m'en puissiez trouver une seule.

— Elle est toute trouvée.

— Réellement? En ce cas, il ne faut

pas que tous les risques soient de mon côté; que pariez-vous?

— Mille louis, que je vous compterai si je perds.

— Il faut que vous soyez bien sûr de votre fait.

— Autant que vous croyez l'être de votre succès; parce que je compte sur ce que je connais de la dame que je vous proposerai d'éprouver.

— J'y consens: mais voici comment je compte rendre les risques égaux. Si vous perdez, vos mille louis seront le dédommagement de sa défaite; si c'est moi qui perds, mes mille louis seront la récompense de sa sagesse, et je n'en serai pas moins obligé de me marier.

— Rien de plus délicat que cet arrangement. Mais comment ferez-vous accepter mille louis à une femme sage?

— Ce sera mon affaire: je trouverai une tournure honnête.

— Il est bien entendu que pour réussir auprès d'elle vous n'emploierez ni violence ni surprise.

— J'engage ma parole d'honneur de n'employer ni l'une ni l'autre, mais je me réserve la pluie d'or.

— Oui; le petit chien qui secoue des pierreries. Je ne peux exclure ce moyen: c'est l'art de plaire par excellence.

— A présent, que nos conventions sont faites, il ne reste plus qu'à me faire connaître la dame.

— Vous la connaissez déja, c'est la charmante madame de Montblanc.

— Mais il est tard, camarades, dit le lieutenant en s'interrompant; trouvez bon que je remette à demain le reste de ce récit. —

CHAPITRE XLV.

Suite de l'histoire du lieutenant.

Les quatre bandits s'étant réunis de bonne heure le lendemain, le lieutenant reprit sans préambule le fil de son histoire.

— Oui, je connais cette dame, répondis-je à mon ami ; elle est en effet très-jolie et très-modeste, et j'ai toujours été surpris de la rencontrer dans des maisons où elle me paraissait déplacée. Songez-vous bien que vous me proposez une conquête trop facile ? Je vous rends votre parole ; ce serait vous voler.

— Et pourquoi, je vous prie?

— Comment ! vous croyez à la vertu

dans une femme qui n'a d'autre société que des rendez-vous de bouillote ! Je m'imagine voir Saint-Denis chercher une pucelle dans un cabaret.

— Egayez-vous tant qu'il vous plaira. C'est parce que cette dame placée au milieu du danger y a conservé une réputation intacte, que je la crois à l'abri de toute séduction.

— Entre de vieilles médailles faisant métier du brelan et des femmes galantes, il n'y a rien d'étonnant qu'un peu plus de retenue et de conduite fasse une réputation, qui ailleurs n'en serait pas une.

— Croyez qu'elle est réelle et méritée. Si cette dame eût, en quoi que ce soit, entré en concurrence aveo les femmes galantes, croyez qu'elles ne l'eussent pas épargnée, et que tout le monde le saurait.

— J'en conviens; mais n'est-ce pas

déja une réputation au moins équivoque que de rechercher semblable société, ou d'y être réduite? Il faut qu'il y ait quelque motif que vous ignoriez.

— Le voici : une grande diminution de fortune qui a éloigné les prétendus amis qu'on avait eus ; dans ce cas, il faut, vous en conviendrez, une distraction qui ne soit pas ruineuse, qui n'engage à rien, qu'on puisse prendre ou quitter à volonté, où l'on voie des originaux de toutes espèces : c'est un spectacle gratis.

— Je n'en crois rien. Les pertes au jeu?

— Elle ne joue jamais.

— Cela est admirable! mais il n'est pas moins extraordinaire qu'elle ait fait un semblable choix de société : une femme qui se respecte se tient chez elle plutôt que d'en voir une mauvaise ; cela suppose dans son mari une confiance

excessive, ou une insouciance blâmable.

— Ni l'une ni l'autre. Je crois avoir pénétré quelquefois qu'il n'approuvait pas cette habitude, mais que, ne pouvant la remplacer sans faire une dépense au-dessus de ses moyens, il se confiait avec raison à la conduite soutenue de sa femme, qui est en effet la preuve la plus certaine de ses principes.

— J'entends. Ayant vu avec sa fortune diminuer la considération de son épouse, il souffre ce qu'il ne peut empêcher. Je le plains, car il jouit de la sorte de considération que donnent l'honnêteté et les talens, et je n'en conclurai pas que cette dame soit invincible, mais seulement que personne ne lui a fait de proposition qu'elle pût accepter. La plupart des joueurs, toujours au bout de leurs moyens, font peu de sacrifices pour les femmes; ils ne peu-

vent proposer qu'une affaire d'un moment, qui ne lui conviendrait pas, et qui la compromettrait. Ceux plus riches, qui peuvent satisfaire aux deux passions, veulent une conquête facile, toujours à leurs ordres, et subordonnée à la passion dominante du jeu. Il n'est donc pas étonnant qu'elle n'ait pas été attaquée, et que je ne voie ici qu'une femme qui n'est plus sur son piédestal, mais qu'il faut traiter avec mystère et ménagement, comme si elle y était encore.

— A la bonne heure. Si vous réussissez, j'aurai perdu. —

Après cette réponse, il me quitta avec un air de triomphe dont je fus si piqué, que, dans mon dépit, j'eusse essayé de prendre la place d'emblée, s'il ne se fût agit à-la-fois de défendre ma liberté et mon argent. J'avais d'ailleurs toujours eu pour principe de

ne jamais avoir de mauvais procédés avec les femmes, et de ne rien faire qui pût, en exposant leur réputation, détruire leur bonheur. J'en revins donc à suivre un plan réfléchi; et pour y parvenir, je fus le soir dans la maison où j'étais sûr de rencontrer madame de Montblanc, pour l'examiner plus que je n'avais eu d'intérêt de le faire jusqu'à ce moment.

Je ne sais si les projets que j'avais sur elle lui prêtèrent de nouveaux charmes, je la trouvai réellement digne de mes soins. La blancheur de son teint, que deux beaux yeux et une bouche charmante rendent encore plus remarquable, composent un ensemble que quelque irrégularité dans les traits semble rendre encore plus touchant.

Je l'examinai long-temps, en évitant de m'en faire remarquer. Con-

vaincu, par mes observations, que ses yeux et tous ses mouvemens annonçaient une grande sensibilité, je ne fus plus embarrassé que sur les moyens de l'exciter; je les cherchai dans ce qu'elle pouvait avoir à desirer; je vis avec plaisir que, quoique bien mise; et mieux sans doute avec cette élégante simplicité qu'avec des chaînes, des colliers et des diamans, elle en était totalement dépourvue; je formai d'après cela mon plan de campagne, dont je ne remis l'exécution qu'au lendemain.

Dans la double vue de rester inconnu, et de pouvoir à volonté rompre cette intrigue sans manquer aux égards, je m'étais déterminé à paraître sous un extérieur étranger; je choisis l'italien, parce que je parle cette langue avec lafacilité d'un Tos-

can, et aussi parce que j'en imite parfaitement l'accent en parlant français. Je me munis en conséquence d'un habit à la mode, et de tout ce qu'un étranger affecte de choisir lorsqu'il veut, à Paris, avoir l'air recherché ; je me brunis le visage et les mains avec une essence qu'un habile pharmacien de mes amis avait composée pour moi ; enfin une perruque brune, imitant le naturel, cachait complètement mes cheveux châtains. Ainsi déguisé, je me présentai au cercle, sous les auspices de ma bonne mine.

Tout homme qui a l'air d'avoir de l'argent est toujours sûr d'être accueilli dans ces sortes de maisons ; aussi le fus-je.

Je me gardai bien de parler à la belle Montblanc ; j'étais assez content que ni elle ni aucun autre ne prissent

garde à moi; et la soirée se serait sûrement passée sans qu'elle m'eût remarqué, si je n'eusse, après avoir gagné beaucoup, été décavé par un coup piquant. Je me levai pour faire place à un autre; on me sollicita pour rester. Je le veux bien, dis-je, si une dame s'associe avec moi. Personne ne répondait; je m'adressai à madame de Montblanc, qui n'avait pas joué, et la priai tant, qu'elle me donna la moitié d'une cave.

Je me remis au jeu, et avec un tel bonheur, que nous fûmes bientôt triplés. Enfin la partie finit, et avant le partage, j'introduisis dans la masse de mon gain quelques louis de ma poche, pour que mon associée fût plus contente de son bénéfice.

Ce moyen me réussit, car il détermina la continuation de notre société

pour le lendemain ; et le hasard n'ayant pas cessé de me favoriser, cette association devint une chose convenue. Le quatrième jour je crus pouvoir profiter de l'espèce de confiance qu'elle avait établie entre nous, pour entrer en négociation sur mes intérêts particuliers

Les étrangers, lui dis-je, ont tort de venir en France lorsqu'ils n'ont pas le projet de s'y fixer ; ils sont bien sûrs d'y regretter les charmes de la société, qui n'est nulle part aussi agréable qu'à Paris, particulièrement celle des dames.

— Votre patrie est pourtant celle des beaux-arts et des belles femmes.

— Oui, madame; mais elles sont plus passionnées que délicates; l'amour n'y est souvent que de l'emportement. Elles se vengent par un poignard de

n'avoir pas plu, ou du malheur de cesser de plaire. C'est faire de l'amour un lien tyrannique, et de la constance une obligation forcée.

— Vous avez raison. C'est ici tout le contraire; on en est même venu au point de s'effrayer d'un amant qui s'annonce pour constant; et tel aurait réussi s'il n'en eût pas parlé, qui n'a trouvé que le moyen de déplaire. Ce n'est pas que la constance ne soit en France comme ailleurs une chose précieuse, mais il faut l'obtenir en la méritant, et non en l'imposant.

— Ajoutez, madame, qu'avec les Françaises on voit la douce et tendre amitié succéder à l'amour; mais les Italiennes se croiraient outragées : avec elles c'est tout ou rien.

— Ce que vous dites de l'amitié est en général vrai de la part des Françaises : elles pardonnent à un incon-

stant, et ne cessent pas de l'aimer. Mais les hommes ont un amour-propre moins généreux; il est plus rare de les voir rester amis de la femme assez vraie pour avouer qu'elle n'aime plus.

— Il est cruel de n'être plus aimé; mais je préférerais cette aimable franchise à la fureur de mes compatriotes. Il n'y a qu'un mal que je trouverais insupportable: ce serait de ne pas réussir à se faire aimer.

— Si vous en avez le projet, je vous préviens que rien ne nuit dans ce pays-ci comme le défaut de confiance: il est presque aussi dangereux que la présomption.

— Ah! je suis loin d'en être à pouvoir prendre de la confiance. Mais, madame, on ne met pas, avec une dame aussi jeune que vous, ses confidences en société comme ses intérêts de jeu; cela ne serait pas convenable.

— Pourquoi pas? Je n'ai pas d'aversion pour le rôle de confidente; c'est d'ailleurs le seul que je voudrais me permettre.

— J'oserai donc implorer vos conseils. —

En ce moment on nous invita à prendre place au jeu. Je fus charmé d'avoir été interrompu, parce que ce début suffisait à mes vues, et m'évitait l'embarras d'éluder des détails qu'il m'était important de différer.

Le lendemain je me rendis au cercle, en affectant un air sombre et préocupé.

Vous avez ce soir l'air bien affligé, me dit la belle dame : vos affaires de cœur ne vont donc pas comme vous voulez?

A cette question, à laquelle je m'attendais, je répondis avec un soupir, Hélas! madame, elle ne vont ni mieux

ni plus mal. Mon affliction est causée par la crainte où je suis d'être obligé de retourner en Italie sans avoir eu le temps de découvrir mes sentimens et d'emporter la moindre espérance.

— Vous allez donc partir bientôt?

— Je le crois, d'après ce que me mande un ami; que mon père, qui est extrêmement âgé, et dont la santé décline visiblement, allait m'écrire pour me rappeler auprès de lui jusqu'à son dernier moment, qu'il regarde comme prochain. Vous voyez bien, madame, que, ne pouvant balancer sur un devoir aussi sacré, j'ai plus d'un sujet d'être triste.

— Il faut espérer que les premières nouvelles vous tireront d'inquiétude.

— Je ne peux me permettre d'y compter : mon père a quatre-vingt-quatre ans. A cet âge, on s'effraie aisément, et, quelque changement qu'il

éprouve, il croira prudent d'exiger mon retour. Cela me fait songer, madame, à vous prier de me rendre un service important.

— Avec plaisir, si cela est en mon pouvoir.

— Ce serait de me garder quelques billets de caisse, et de ne me les rendre que lorsque mon départ sera déterminé, de peur que le jeu, qui m'entraîne quelquefois, ne me laisse au dépourvu. En voici pour 27,000 livres.

— Comment se peut-il que, sans me connaître, vous me croyiez plus sûre que vous-même pour garder vos fonds.

— J'ai eu occasion, depuis que je viens ici, madame, d'entendre parler de vous, et je sais que ma confiance est bien placée.

— A la bonne heure; mais encore faut-il que je sache votre nom, pour pouvoir à tout événement, sur l'en-

veloppe de ce dépôt, indiquer qu'il vous appartient.

— Je me nomme — Florelli. Ce fut le premier nom qui se présenta à mon esprit, car je n'avais pas encore songé à m'en donner un. Je lui ai remis les billets, qu'elle compta et qui formaient la somme que j'avais annoncée.

Ce dépot était important pour lui inspirer la confiance que j'avais besoin qu'elle prît en moi; et je l'avais porté à la somme de vingt sept mille livres pour qu'il n'eût pas un rapport direct avec celle de mille louis, dont vous verrez bientôt qu'il va être question entre nous.

Le surlendemain, qui était le jour où le courier arrivait d'Italie, je ne manquai pas de dire le soir que j'avais reçu de Florence la fatale nouvelle qui me rappelait en Italie; que j'étais in-

consolable de cet évènement, parce qu'il serait possible que je ne pusse revenir de plus d'un an ; et que cependant je donnerais une portion de mon existence pour posséder un quart d'heure, avant de m'éloigner, la personne dont j'avais le cœur rempli. Qu'à cet égard il m'était venu une idée, peut-être sûre, mais dont la proposition pouvait aussi renverser mes espérances ; que c'était sur cette démarche délicate que je souhaitais avoir son avis ; et que comme il était impossible de traiter ce sujet dans le lieu où nous étions, elle acquierrait des droits infinis à ma reconnaissance, si elle voulait me permettre de l'entretenir de cet objet important le lendemain au Tuileries, vers dix heures du matin ; que je l'attendrais à l'entrée de la terrasse des Feuillans. Cette grace me fut accordée sans difficulté.

Vous imaginez bien que, dans l'espérance de l'obtenir, toutes mes batteries étaient préparées. M. de Montblanc, par le ministère d'un homme d'affaires, était retenu pour le lendemain, et ne pouvait manquer de le dire à sa femme.

Me voilà donc le lendemain au Tuileries avant dix heures. La belle Montblanc ne se fit pas attendre. Je voulais, madame, lui dis-je, vous proposer d'accepter ici une tasse de café. Mais pourquoi ne la viendriez-vous pas prendre à mon logis ? Je suis homme d'honneur ; ma voiture attend dans la cour ; nous serons plus commodément, et je serais infiniment flatté que vous voulussiez me faire cet honneur.

— Je ne crois pas qu'il y ait de danger, mais je pourrais être vue, et je suis sortie sans voile.

— Qu'à cela ne tienne ; il ne faut

qu'un moment pour en choisir un, et je prendrai la liberté de vous l'offrir.

— Non, c'est ce que je ne souffrirai pas.

— Je vous le demande en grace. On m'a envoyé de nouveaux fonds, et hier, quand j'ai été vous trouver, je venais de gagner quinze mille livres; c'est bien la moindre chose que vous daigniez agréer ce léger témoignage de ma reconnaissance.—

Un beau voile est une chose bien déterminante; cependant elle hésitait encore: je ne parvins qu'avec peine à la décider. Nous arrêtames à un magasin de dentelles, où je pris le plus beau voile d'Angleterre; elle s'en couvrit et nous partîmes.

Arrivés chez moi, le café pris, je débutai ainsi: Obligé, madame, de brusquer pour ainsi dire une déclaration, qui dans toute autre circons-

tance aurait exigé tous mes soins, je voudrais hasarder d'offrir mille louis, non comme un prix proportionné à la faveur que je desire, mais comme un gage de ma sincérité, de ce que mon amitié est capable de faire par la suite, et un dédommagement de ce qui peut me manquer d'agréable. Tel est le projet sur lequel je desire avoir votre avis.

— Dès que vous vous proposez, monsieur, d'employer de semblables moyens, vous ne devez pas douter du succès. Vous savez qu'Ovide, La Fontaine, Voltaire, et Gentil Bernard, conviennent que celui qui a de l'or en sait plus qu'eux, et que toujours la clef du coffre-fort a été la clef des cœurs.

— Voilà, madame, ce que je craignais, de n'avoir conçu qu'un projet extravagant, et de vous en voir rire.

— Eh bien ! je ne rirai plus.

— Ah ! si, riez ; mais daignez me dire sérieusement ce que vous pensez.

— Ce que je pense, c'est que, si mille louis peuvent tenter une femme dont vous paraissez faire cas, ils ne peuvent être offerts de manière à être acceptés dans un aussi court espace que celui qui semble vous rester d'ici à votre départ ; et qu'un tel succès, s'il avait lieu, n'aurait rien de satisfaisant pour votre délicatesse et pour la sienne.

— C'est bien ce qui m'inquiète.

— Vous conviendrez donc qu'il faut au moins être à-peu-près certain de ne pas lui déplaire, et sur-tout lui avoir inspiré la confiance nécessaire pour qu'elle se croie sûre de vos procédés et de votre discrétion pour le présent et pour l'avenir.

— Quant à la confiance, je crois

lui en avoir déja inspiré ; et je ne pense pas qu'une femme puisse douter, pour peu qu'elle me connaisse, que sa réputation me sera sacrée. Mais sur le reste, je n'ai encore pu asseoir aucune idée, n'ayant pas osé me déclarer.

— Je ne peux donc vous donner aucuns conseils ; tous ceux qui porteraient sur des conjectures vagues, seraient hasardeux. Telle femme serait tentée par l'intérêt, telle autre en serait offensée. Cela dépend de sa fortune, de la position de ses affaires au moment de pareille proposition, de ses principes, et aussi de ses engagemens de cœur ; enfin d'une multitude de circonstances, qui peuvent ou vous être contraires, ou vous être favorables.

— J'esperais, madame, qu'il vous serait plus facile de m'éclairer dans une circonstance aussi délicate et

d'où dépend tout mon bonheur. Ne pourriez-vous, par exemple, juger de ma proposition comme si elle vous était adressée ?

— On ne fait pas, monsieur, de pareilles suppositions ; car ce que je répondrais ne serait sûrement par la conséquence nécessaire de la réponse d'une autre ; et je vous avoue que je ne me suis point interrogée sur une position qui ne peut être la mienne.

— Elle n'a pourtant que vous pour objet, madame ; la crainte de perdre mes fonds n'était qu'un moyen pour les mettre d'avance entre vos mains sans blesser votre délicatesse. Et à présent, ajoutai-je en me jetant à ses genoux, mon bonheur dépend de vous ; je peux partir désespéré, ou assez heureux pour revenir vous jurer un attachement éternel.

— J'étais loin de penser, monsieur,

que vous fussiez capable de me tendre un piége ; et j'espère ajouta-t-elle en se levant, que vous ne m'en laisserez pas plus long-temps la crainte. —

Je fus tenté de ne pas lui laisser le temps de se reconnaître, de profiter du premier moment de surprise et de l'émotion qu'elle lui donnait ; mais outre qu'elle paraissait disposée à se défendre, l'expression de piége qui lui était échappée semblait m'ôter le mérite d'un succès tel que celui dont je m'étais vanté à mon ami, et me reprocher que ma gageure ne serait pas loyalement gagnée. Je pris donc le parti plus long, mais non moins sûr, de la persuasion.

— Il aurait fallu, lui dis-je, madame, et je ne l'ignore pas, tous les soins que vous méritez ; mais ces soins, qui seraient si chers à mon cœur, ne pourraient, dans votre position et dans la

mienne, être pris sans vous compromettre. Permettez donc que pour les remplacer, je m'explique avec la franchise d'un honnête homme.

Je vous aime depuis long-temps, et je n'ai fait que de vains efforts pour combattre l'attrait irrésistible qui m'entraîne vers vous; rien ne prouve mieux leur inutilité que la démarche que j'ose hasarder aujourd'hui; démarche que rien ne pourrait excuser si je ne vous présentais en même temps l'ami et l'amant. Je sais que vous n'êtes point heureuse sous les rapports de la fortune; la mienne est de nature à pouvoir être mise en société, et ne peut avoir de prix à mes yeux que par ce partage; le bonheur de l'objet aimé devant marcher avec tout autre sentiment.

Ignorez-vous mes liens, me direz-vous sans doute; je les connais, ma-

dame; mais je sais aussi que le cœur est une propriété qui ne s'aliène pas; qu'il n'appartient qu'à celui qui sait le retenir; qu'il est suceptible de plusieurs degrés d'affection; et que quand je ne devrais vous inspirer que de la pitié, je me trouverais heureux de vous avoir intéressée à quelque titre que ce fût.

— Vous avez pris, monsieur, pour y parvenir une route bien extraordinaire.

— Plus les sentimens sont sincères, madame, moins ils laissent le choix des moyens.

— Je suis reconnaissante des vôtres autant que je le dois, monsieur; mais il ne me reste plus qu'à vous remettre ce qu'il vous a plu me confier, qu'elle tira en effet d'un porte-feuille.

— Ah, madame, serait-il possible que vous dédaignassiez les services de

la plus sincère amitié; j'avais conçu un espoir bien différent.

— Quand il serait possible que je vous écoutasse, quel cas feriez-vous d'un attachement que vous auriez payé et obtenu avec une telle rapidité ? Ce serait s'exposer volontairement au mépris, et certainement je n'en ferai rien. —

Cependant un coup d'œil furtif ne m'ayant fait apercevoir aucune trace de courroux, je me hâtai de reprendre :

— Veuillez, madame, isoler l'amitié de tout autre sentiment; j'espère vous convaincre que la mienne mérite d'être distinguée. Quand à l'amour, s'il ne produisait que le mépris, qui voudrait le sentir et l'inspirer ? Il n'est personne, au contraire, qui ne le regarde comme le comble de la félicité, et sa détermination rapide, comme

l'aveu d'un cœur sincère qui ne peut produire que la plus vive reconnaissance.

— Voilà ce que la passion paraît approuver, et ce qu'elle reproche quand elle est éteinte.

— Dites quand elle est injuste ; ou plutôt quand elle n'a pour objet qu'une satisfaction passagère, et qu'elle n'a pour principe aucune qualité estimable. Mais je le vois, madame, je ne vous inspire que de l'aversion ; elle dicte vos réponses, et produit votre tranquillité.

— Je n'ai point d'aversion ; et vos offres ne peuvent inspirer que de la reconnaissance ; mais elles ne peuvent convenir à ma position, qui d'ailleurs ne me permettrait pas d'en jouir.

— Rien cependant ne me semble aussi facile. Vous pouvez dès demain paraître avoir trouvé les billets : M. de Montblanc ne peut faire d'autre

observation que de les garder jusqu'à réclamation ; et comme il n'y en aura aucune, vous vous en trouverez propriétaire, car sûrement il ne vous en privera pas.

— Je n'ai rien à craindre de semblable.

— Quant aux objets plus considérables que je vous destine, je m'entendrai avec un receveur de loterie pour vous mettre entre les mains un billet gagnant que vous irez recevoir. Cela, comme vous voyez, n'est pas plus difficile, peut être renouvelé plusieurs fois, et ne peut donner lieu au moindre soupçon. Les autres bagatelles pourront être censées gagnées au jeu.

— Vous avez l'imagination fertile. Mais, si j'étais disposée à profiter de ses efforts, il en faudrait de plus difficiles pour communiquer avec vous ; car je ne peux vous recevoir, et ma visite

ici n'est pas sans inconvenient pour moi.

— Je comptais bien ne pas me présenter chez vous, madame. Je ne voudrais pour rien au monde troubler votre tranquillité; et je vous avouerai, que pour me procurer aujourd'hui toute la facilité de vous entretenir, et que vous ne vous y refusassiez pas, j'ai eu la précaution de faire inviter M. de Montblanc par mon correspondant ici, à l'aider de ses lumières dans une affaire qui le retiendra jusqu'au soir.

— Il a en effet reçu hier au soir cette invitation, qui, par ses motifs, me paraît aussi étrange que le reste de votre conduite.

— Au lieu de la blâmer, convenons dès ce moment, madame, des moyens de nous voir; rien sûrement ne sera plus facile chaque fois que monsieur votre

époux sera retenu, comme aujourd'hui, pour toute la journée. Vous saurez dès ce soir qu'il aura été satisfait de sa captivité, et je puis en faire renaître fréquemment l'occasion.

— Cela est à merveille, mais impossible. Comment pouvez-vous croire que je me hasarde à revenir chez vous, et que je m'expose à être reconnue par quelqu'un?

— Je ne vous propose rien de semblable. Vous monterez en voiture, couverte d'un voile, et nous irons, ou vous vous rendrez seule, à une jolie petite maison que j'ai dans une des avenues isolées des Champs-Elysées. Ainsi personne ne vous verra, pas même les deux domestiques qui servent dans cette maison. Par exemple, aujourd'hui vous auriez pu venir faire l'épreuve de ma conduite, vous convaincre que je ne prétends rien obtenir de vous, ma-

dame, que ce qui vous sera inspiré par l'estime et par la confiance; et vous auriez choisi en même temps parmi quelques bijoux précieux ceux qui pourraient vous plaire, afin que vous puissiez dire que vous avez trouvé le tout dans une seule et même enveloppe.

— Il ne vous manquait plus qu'une prétention aussi extravagante.

— Ce n'est point, je vous le jure, une prétention, mais le sincère desir de vous voir prendre en moi la confiance que je mérite, et la conviction que j'ai le plus grand soin d'éviter tout ce qui pourrait vous compromettre.

— Si jamais je pouvais me déterminer à pareille démarche, j'espère que vous n'avez pas eu la présomption d'imaginer que ce serait aujourd'hui. Mais terminons, monsieur, un entretien qui n'a duré que trop long-temps.

Reprenez vos dons, et veuillez me laisser mon repos.

— Ah ! de grace, madame, écartez toute idée de présomption ; je suis loin de concevoir aucun sentiment avantageux. C'est par de semblables préventions que la passion la plus sincère est conduite à des imprudences. A présent que j'ai osé me déclarer, je ne pourrai la contenir ; je vous ferai la cour la plus assidue ; vos réserves vous exposeront. Convenez donc que si mes sentimens peuvent trouver grace à vos yeux, ce ne sera que reculer une première démarche, qui arrivera toujours. Non je ne quitterai pas vos genoux que je n'aie obtenu la grace que je vous demande. —

Je m'y jetai, en effet. Je suppliai, je pressai tant, qu'elle me dit :

Ainsi, pour éviter les imprudences

dont vous me menacez, il faut que j'en commette une plus grande.

Je ne lui laissai pas le tems de faire de nouvelles réflexions. Je sonnai, et demandai qu'on fit avancer ma voiture, et je tendis la main à la belle irrésolue.

Le capitaine ayant eu quelques ordres à donner, la narration fut interrompue, et ne put être reprise qu'à son retour.

CHAPITRE XLVI.

Suite du précédent,

Après que le capitaine fut rentré, le lieutenant continua ainsi :

— Quelle affreuse démarche vous

me faites faire, me dit-elle sitôt qu'elle fut assise dans le carrosse.

— Croyez, madame, que vous n'en aurez pas de regret, et que mon entier dévouement à vos volontés le justifiera. —

La rapidité de la course n'étant pas commode à la conversation, elle se fit presque en silence ; et, de ma part, dans la ferme résolution de me conformer au grand principe, de toujours parler avec respect, et d'agir comme si je n'en avais pas.

J'avais eu soin la veille de faire approvisionner la maison, sous prétexte de mon dîner, de ce qui pouvait fournir à un déjeuner, sans être exposé à l'indiscrétion des domestiques, qui n'eussent pas manqué de parler de ce dejeûner comme d'une chose prévue ; ce qui eût fait penser à la dame que j'avais eu l'audace de le croire certain.

Je demandai donc en entrant si l'on pouvait nous servir quelque chose promptement, en attendant le dîner. Oui, monsieur, me dit ma ménagère ; des écrevisses des cotelettes ; il y a aussi un pâté d'alouettes. —Très-bien, très-bien ; dépêchez-vous. —

En attendant ce déjeûner, je m'empressai de mettre ma belle à portée de faire le choix des bijoux que je lui avais annoncés ; elle ne prenait que des bagatelles. Sa résistance, qui n'était pas feinte, annonçait, comme je l'ai vu depuis, qu'elle avait l'ame élevée ; et je ne parvins que difficilement à lui en faire accepter, qui étaient vraiment précieux.

Le déjeûner, qu'on nous servit, soutenu d'un vin de Mursault excellent, excita la gaieté, et amena la confiance qui en est la suite. Nous avions le spectacle du jardin, le parfum des

fleurs, le ramage des oiseaux, enfin tout ce qui dispose le cœur à la tendresse. Pour compléter l'illusion, je la conduisis dans un boudoir décoré de peintures voluptueuses.

Ce lieu produisit son effet ; et je vis bientôt dans mes bras cette femme qui devait être invincible. Ce ne fut pas, à la vérité, sans avoir des reproches à souffrir, des regrets à entendre et des larmes à essuyer. Je parvins pourtant à les tarir avant le dîner, mais plus par mes attentions et par mes soins, que par aucun acte exagéré de galanterie. J'avais déja remarqué que quelque délicieuse que fût la possession de cette charmante personne, elle avait une ferveur naturelle contre laquelle je n'aurais pu lutter sans me compromettre, et peut-être m'exposer à lui faire prendre de moi une opinion défavorable.

Celle que ma modération me fit prendre d'elle, tourna à son avantage. Loin de paraître affectée de l'inactivité d'un amour dont j'avais exagéré l'ardeur, son cœur reconnaissant ne parut sensible qu'à mes attentions ; elle les apprécia toutes, même la recherche et la délicatesse du dîner, qu'elle eut la complaisance de louer beaucoup.

Nous ne nous séparâmes que le soir, également satisfaits l'un de l'autre, et après être convenu du moment de nous revoir.

Lorsque j'eus donné deux ou trois sœurs à cette charmante journée, je me crus à même de pouvoir convaincre mon ami qu'il avait perdu la gageure. Je me rendis chez lui sous mon costume italien ; il ne me reconnaissait pas ; je me fit connaître. Je lui rendis compte de mes succès, et lui offrit de ne s'en rapporter qu'à ses yeux.

Je vous crois sur votre parole, me dit-il de l'air du monde le plus triste; vous me prouvez qu'il ne faut compter sur rien. Mais ce qui m'afflige, c'est de voir que vous renonciez à un lien qui vous aurait préservé des erreurs de la jeunesse, et que vous laissiez éteindre une famille d'honnête gens.

Je ne vois pas, mon ami, lui répliquai-je, que la vie soit un présent si précieux, qu'on puisse s'applaudir de l'avoir donnée; car sans compter la nécessité de la perdre, l'incertitude affreuse qui la suit, elle n'est, pour la plupart des hommes, qu'un cercle de malheur et de souffrance. Et pour ceux qui comme nous, ont la santé et la fortune, ne se passe-t-elle pas à poursuivre sans l'atteindre un bonheur chimérique? Cependant consolez-vous; je peux, malgré mes préventions, me laisser toucher et m'embarquer

comme un autre, dans l'espérance de faire exception à la règle générale.

— Madame de Montblanc malgré vos succès, vous aurait-elle fait croire aux femmes honnêtes ?

— Mais je suis très-loin de la mésestimer, et je l'aime de tout mon cœur, c'est la pure vérité.

— Plaisantez-vous ? ou me proposez vous une énigme ?

— Je ne vous ferai pas languir pour en savoir le mot ; c'est que j'ai un rival.

— Et c'est pour cela que vous l'aimez !

— Précisément. Écoutez mes raisons. J'ai, dès le premier jour, observé que cette jolie dame, en tout point favorisée de la nature, en avait reçu des sens d'une sensibilité exquise, et qui la trahissent malgré elle ; mais que, quoiqu'entrainée par le moment, elle s'y

livrait avec un recueillement intérieur dont je n'étais pas l'objet. Si j'eusse été amoureux, il y aurait eu de quoi me désespérer ; mais loin d'être soutenu par ce sentiment, je ne l'étais pas même par ma jeunesse, dont j'ai abusé. J'ai donc été très-modeste ; et il ne m'a pas été plus difficile de voir que cette modestie n'entrait pas dans les idées qu'on lui a fait prendre de l'amour ; et comme elle n'en a pas témoigné le plus léger mouvement d'humeur, j'en ai conclu qu'elle ne me voyait que comme un ami qu'elle eût souhaité sans doute acquérir sans avoir blessé ce qu'elle doit à celui qu'elle me préfère.

— Voilà sûrement des observations très-profondes et très-délicates ; mais la certitude d'avoir un rival ne me paraîtra jamais une raison de l'aimer.

— Pardonnez-moi ; c'est que ce

rival est bien certainement son mari. Pour m'en assurer je l'ai interrogée, mais avec réserve ; et malgré celle qu'elle a mise dans ses réponses, j'ai vu, sinon de l'amour de sa part, du moins la plus forte persuasion qu'elle en inspirait un bien vif, et qui ne s'était jamais démenti. Je ne m'en suis pas tenu là, j'ai observé sa conduite, je l'ai fait suivre, j'ai pris des informations, et n'ai rien découvert qui n'ait confirmé la bonne opinion que vous aviez d'elle.

— Comment de semblables femmes peuvent-elles succomber ?

— Je vous l'ai dit, mon ami ; la vanité. Mais pour éclaircir mes doutes, c'est du mari même que je me propose d'obtenir de nouvelles lumières. La nécessité de procurer de la liberté à son épouse en le tenant éloigné de chez lui, m'a obligé de le voir et de le

charger de quelques affaires ; nous dînons ensemble aujourd'hui.

— Il sera circonspect comme doit l'être un mari sur le compte de sa femme.

— Je m'y attends; mais le bon vin égaie; et il est bien difficile que l'homme le plus prudent ne laisse pas échapper ou deviner son secret. Aidez-moi: soyez en tiers avec nous.

— Je le veux bien; et comme cela n'empêche pas que je n'aie perdu, je vais vous payer.

— Soit. J'avais cependant l'envie de vous gagner deux fois.

— Oh! tant qu'il vous plaira; je ne paierai toujours qu'une fois.

— Sans doute, mais vous auriez moins de regret d'un argent si bien gagné.

— Quelle nouvelle folie avez-vous donc imaginée?

— C'est de devenir rival de moi-même sous ma forme naturelle, et d'obtenir un nouveau succès.

— J'espère que vous n'exécuterez pas ce projet.

— Non : je ne la verrai même plus que pour lui remettre les mille louis que vous venez de me compter. —

Nous sortîmes ensemble pour nous rendre chez le restaurateur, où nous ne tardâmes pas à nous mettre à table avec M. de Montblanc, qui y arriva presque aussitôt que nous.

Cet homme, quoique d'un âge mûr, avait conservé de la santé et de la vigueur; il joignait à une figure heureuse et pleine d'expression, une imagination vive, féconde, et dont les élans, soutenus par une élocution naturelle, rendaient sa conversation agréable et intéressante. Tout cela était, à plusieurs égards, l'équivalant de la jeu-

nesse : aussi ne tarda-t-il pas à nous laisser voir qu'il était un véritable sectateur du plaisir, ou plutôt un profès dans l'art de le peindre et de le goûter.

— Vous avez bien aimé les femmes, lui dis-je, monsieur de Montblanc?

— Je les aime toujours, répliqua-t-il, et je ne voudrais pas vivre un instant après que je ne pourrai plus les aimer.

— Cet instant est encore loin pour vous, et je voudrais être sûr qu'à votre âge j'aurai conservé tous les moyens que vous avez de plaire.

— De plaire! monsieur, cela est très-honnête de votre part, mais cela n'est pas tout-à-fait aussi vrai; il faut dire, les moyens d'aimer.

— Quelle différence faites-vous donc?

— C'est qu'auprès d'une jeune personne, je crois qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, qu'elle n'ima-

gine pas que plus on lui montre d'ardeur, plus elle en éprouverait encore de la part d'un homme moins âgé. L'expérience seule pourrait l'éclairer, mais comme on ne peut ni la lui conseiller ni la lui permettre, vous voyez bien que c'est un ennemi qu'il faut combattre sans cesse, et que, dans cette position, la faculté d'aimer n'est pas la même que celle de plaire.

— Cette distinction, un peu trop scrupuleuse, peut n'être qu'une supposition ; et une femme sensible et spirituelle sait d'ailleurs très-bien que les manières d'un homme fait sont en général plus obligeantes, plus affectueuses, que celles d'un jeune homme ; et qu'elle trouve dans son esprit, dans ses connaissances, des ressources que ne lui offre pas l'homme dissipé et avantageux. Mais vous voulez être modeste.

— Non, je vous le jure, je sais que

tout ce que vous comptez avec raison pour quelque chose trouve quelquefois sa place, mais n'ôte pas le besoin de dissipation étrangère, et le desir d'être admirée. Le goût de ces amusemens qui intéressent l'esprit sans toucher le cœur est devenu pour toutes les femmes une habitude dont la privation leur serait insupportable.

— Cependant vous êtes heureux, et vous devez l'être, car vous avez une femme charmante, et tout le monde s'accorde à dire qu'elle vous est fort attachée.

— Je le crois; mais mon bonheur tient en grande partie à la crainte dont nous parlions il n'y a qu'un moment. Elle m'a continuellement fait éprouver de nouveaux desirs et retrouver de nouveaux sens; rien n'est si assidu, si soutenu, que le culte que je rends à ma divinité: la peur de perdre, le desir

de conserver, ont entretenu le feu sacré; et quoiqu'il n'y ait eu de sa part ni projet ni artifice, que se soit tout simplement la défiance que m'inspire la disproportion d'âge, il n'en est pas moins vrai que, dans aucun temps de ma jeunesse, je n'ai été aussi heureux que je le suis, et que je pourrais défier tous les genres de séduction, si j'avais encore la fortune que j'ai perdue.

— Je la crois superflue. Les moyens que vous employez ne sont pas à la portée de tout le monde. Que feraient de plus les autres?

— Ils me feraient suivre le précepte du grand maître,

« Et chaque jour une fête nouvelle,
« Chassant l'ennui de l'uniformité,
« Tiendrait son cœur en mes fers arrêté. » —

Je ne poussai pas plus loin cet entretien, me trouvant satisfait autant que je pouvais le desirer.

Eh bien! dis-je à mon ami sitôt que nous eûmes quitté M. de Montblanc, vous avez entendu, et vous ne pouvez douter que cet homme, qui est vraiment aimable, ne soit en effet aimé.

— Cela est vrai, et je n'en suis que plus surpris. Le cœur des femmes est inexplicable. —

Après que j'eus quitté cet ami, je m'occupai des moyens de faire passer entre les mains de madame de Montblanc, d'une manière qui écartât tous les soupçons, la somme qui lui était destinée, à laquelle j'ajoutai ce qui lui était nécessaire pour compléter une mise faite à la loterie, dont le billet me fut donné au moyen des fonds que j'avais versés pour l'acquitter.

Ce devoir rempli, je lui annonçai que de nouvelles instances de mon père ne me permettant plus de reculer mon départ, j'allais avoir le re-

gret de la quitter, mais avec l'espoir de revenir le plutôt qu'il me serait possible. Je lui fis tous les sermens qu'on fait en pareil cas, et je ne la revis plus. Ainsi se termina cette bizarre gageure, mais elle eut pour moi les suites les plus funestes. Les occasions qu'elle m'avait fournies de jouer m'en inspirèrent le goût avec d'autant plus de confiance, que j'avais gagné et au-delà tout ce que j'avais dépensé pour madame de Montblanc. Sans être avare, on s'accoutume volontiers au superflu; j'eus donc l'imprudence de continuer; le hasard tourna contre moi, je perdis; et pour courir après cette perte, je m'entamai, dans une séance, de quatre-vingt mille livres. De ce moment ma décadence fut rapide; aux emprunts succédèrent les ventes désavantageuses, de manière qu'en quatre mois je fus complètement ruiné.

Resté sans ressources, sans un écu dans ma poche, trop fier pour mendier des secours qui n'eussent pu que m'humilier, j'avais conçu le projet de m'aller jeter à l'eau ; et pour qu'il ne restât aucun vestige de ma honte ni de ma personne, je voulais, par je ne sais quel orgueil qui nous suit jusqu'au tombeau, exécuter mon projet au dessus des filets de Saint-Cloud.

Il n'était que deux heures après midi, je voulais n'arriver que le soir ; et rien ne me pressant, je m'étais assis dans les Champs-Élysées contre un tas de chaises amoncelées. Ne croyant être entendu de personne, je déplorais ma destinée, et faisais des imprécations contre le sort, qui décelèrent ma situation et mon dessein, ce qui inspira à un homme qui était de l'autre côté des chaises l'envie de m'aborder.

— Quand on ne craint pas la mort,

me dit-il, il me semble qu'il y a de meilleurs moyens de la braver que de se la donner en désespéré; il faut laisser le désespoir aux ames faibles. Venez avec moi, dinons ensemble, j'espère vous faire changer de résolution. Si ce que je vous proposerai ne vous convient pas, vous serez toujours le maître de votre sort.

Honteux d'avoir été entendu, je le suivis sans autre réponse que de lui tendre la main.

Nous dinâmes au plus prochain endroit. Là, renfermés dans un cabinet, il me confia ce qu'il avait fait dans la Vendée, ce qui l'avait amené à Paris, enfin ses relations avec vous, capitaine; et qu'il était au moment de retourner pour se joindre à votre troupe. Il termina en me disant qu'il avait de l'argent pour nous deux; qu'il restait assez de temps pour m'acheter un bidet

semblable à celui qu'il avait, et que nous partirions la nuit même.

Il n'eut pas de peine à me persuader, et nous partîmes ensemble. Vous avez éprouvé que j'étais homme de résolution; je vous ai encore mieux servi par ma prudence et par mes conseils; cela m'a procuré parmi vous le grade de lieutenant. Je n'ai cependant pu préserver le brave camarade qui m'a conduit ici de succomber contre le maître de Lépine; je le regretterai toujours. Le reste, mes camarades, vous est connu.

Le lieutenant ayant terminé le long récit de ses aventures, les brigands se réunirent dans leur salle d'assemblée générale.

CHAPITRE XLVII.

Catastrophe qui force les brigands à quitter leur retraite.

L'ASSEMBLÉE de ces brigands avait pour objet de tenir conseil sur leurs entreprises. Le mien n'étant pas de souiller les pages de cette histoire du récit de leurs forfaits, je me bornerai à rapporter l'événement qui les força de quitter l'asyle qui les rendait si redoutables.

J'ai déjà dit que dans les distributions et augmentations qu'ils avaient faites à leur souterrain, ils avaient établi une cuisine : cette cuisine avait exigé de percer une cheminée dans la voûte, et quoiqu'ils en eussent masqué

le faîte, par des buissons et de jeunes arbres, elle fut aperçue par un chasseur animé à la poursuite d'un chevreuil.

Ce chasseur, surpris de voir de la fumée dans un lieu écarté de toute habitation, voulut en connaître la cause, et parvint à l'orifice de la cheminée, qui était presque au niveau du sol; il prêta l'oreille, et ayant entendu plusieurs voix, il en conclut que ce devait être la retraite des bandits qui désolaient tout le canton; il fit ses observations sur le voisinage, et cette fumée se trouvait dans celui de la maison habitée par le marchand de chevaux. Concluant qu'il devait y avoir communication de l'un à l'autre, il en fut faire son rapport au maire de son canton; celui-ci le fit aux autorités, qui crurent cette découverte assez importante pour y envoyer un détachement de

dragons, commandé par un maréchal-des-logis, pour arrêter le maître de la maison et ceux qui pourraient se trouver avec lui.

Ce détachement, qui n'était composé que de sept hommes, arriva un matin vers six heures au logis du capitaine, qui était avec deux des siens à fumer, et sans défiance de l'événement.

Le maréchal-des-logis, qui avait cru devoir faire garder la porte de la cour, ne se présenta qu'avec deux des siens, qui avaient, comme lui, mis pied à terre. Il annonça au capitaine qu'il venait le chercher de la part du commandant militaire du département, et lui montra son mandat d'amener.

Le capitaine répondit qu'on n'arrêtait point un homme comme lui, et sauta, ainsi que ses camarades, sur ses armes; mais les dragons, qui s'y atten-

daient, les gagnèrent de vîtesse, et les couchèrent sur le carreau.

Tandis qu'ils remportaient cet avantage, un des brigands, qui était dans l'écurie, et qui, après avoir vu entrer les dragons, avait entendu le bruit des armes à feu, s'était empressé d'aller, par la communication secrète, avertir ses camarades.

Deux étaient absens, de ce nombre était le lieutenant. Mais Lépine, qui par plusieurs traits de bravoure avait acquis de l'autorité dans la troupe, prit la parole, et ordonna que six montassent à cheval sur-le-champ, pour, en faisant le tour de l'enclos, envelopper les dragons et les prendre par derrière, tandis qu'avec les six autres, il allait à pied les attaquer par devant, en arrivant par l'intérieur de la cour.

Leurs chevaux étant toujours sellés

et bridés, cet ordre fut exécuté aussitôt. Et tandis que les cavaliers sortaient du souterrain, déja Lépine, à la tête des fantassins, armés de carabines et de pistolets, s'avançait dans la cour. Le chef des dragons se disposait à retourner, en laissant quatre des siens à la garde de cette maison, lorsqu'il se vit assaillir par une décharge de carabines. A cette brusque attaque, quoique presque tous les dragons fussent blessés, ils ripostèrent en braves gens; mais les brigands évitèrent leurs feu, en se repliant derrière un angle du bâtiment; et lorsque ces militaires s'avançaient sur eux le sabre à la main, ils déchargèrent leurs pistolets au poitrail de leurs chevaux, ce qui ayant mis le désordre parmi cette troupe, il fut facile aux six autres brigands, qui dans ce moment arrivèrent au galop, de massacrer des hommes

abattus sous leurs montures ; de sorte, que de cette petite troupe, il ne resta rien de vivant.

Ausitôt que les brigands eurent terminé cette sanglante expédition, et qu'ils eurent reconnu que leur capitaine avait été tué, ils proclamèrent unanimement Lépine pour le remplacer, en reconnaissance du danger dont il venait de les tirer par sa présence d'esprit et par son courage. Il n'accepta cependant que sous condition que le lieutenant, qu'il estimait, ne réclamerait pas contre cette nomination ; en attendant, ajouta-t-il, j'userai de l'autorité que vous venez de me confier, pour vous ordonner d'enterrer au plus vîte tous les morts, hommes, chevaux et armes ; il faut qu'il n'en reste aucune trace, ainsi que des corps de nos camarades ; ensuite nous nous partagerons l'or et l'argent, et nous trans-

porterons dans la caverne du bois, connue de nous seuls, ce qui nous restera de marchandises précieuses. Le reste du jour et la nuit suffisent à cette opération, dans laquelle personne ne peut nous troubler, puisqu'aucun des dragons ne nous est échappé; et comme il pourrait en venir d'autres, chercher ce que ceux-ci sont devenus, nous quitterons cette maison, qu'il n'est plus possible d'habiter, ne fut-ce que par la mort du propriétaire; nous nous cantonnerons dans les villages voisins, et deux de nous resteront campés aux environs, pour voir revenir le lieutenant, et le préserver de tomber entre les mains des limiers de la justice.

Tous les ordres du prévoyant Lépine ayant été exécutés, la troupe allait partir et se diviser comme il était convenu, lorsque le lieutenant

arriva avec son camarade. On les instruisit de tout ce qui venait de se passer, et on leur remit leur part du butin. Le lieutenant confirma à Lépine la qualité de capitaine. Nous partagerons l'autorité, lui dit-il; j'aurai le conseil et toi l'exécution, à laquelle tu es plus propre que moi. Ce que je crois plus prudent en ce moment, est de quitter tout-à-fait ce canton, sauf à y revenir prendre nos richesses quand l'orage sera passé. Il faut nous distribuer dans la Saintonge et l'Anjou, substituer la ruse et l'intrigue à la force, et convenir qu'Angers et Saumur seront nos deux points de réunion. Je séjournerai dans l'une de ces villes, toi dans l'autre; nos camarades seront sûrs de nous y trouver, et nous nous porterons où notre présence sera nécessaire.

Ce fut d'après ce plan que la troupe,

réduite au nombre de quinze, se partagea, et que chacun fut au poste qui lui était assigné.

Actuellement que, par les décrets impénétrables de la Providence, ces scélérats sont sur la voie qui doit les conduire à combler leurs forfaits et me mettre dans la nécessité de parler d'eux une dernière fois, je m'empresse de retourner à Surville, que je n'ai quitté qu'à regret.

CHAPITRE XLVIII.

Retour de Surville au port de Bayonne. Lettre de M. de Clairac.

SURVILLE était encore rentré avec une nouvelle prise, dont la valeur s'élevait presque à celle qu'il avait faite avant d'être nommé capitaine. Ce nou-

veau succès, qu'il avait obtenu sans danger, lui confirma la réputation d'être un habile navigateur. Il fut reçu de M. Emeling avec la tendresse d'un père qui revoit un fils chéri, et trouva dans le cœur de l'Abordage, qui était parfaitement rétabli, toute la reconnaissance et l'amitié dont son ame aimante avait besoin.

Je ne m'arrêterai point à raconter ce qu'il fit pour cet ami, pour M. de Mornai, son lieutenant, et pour la famille de son ancien capitaine. Plus il se trouvait heureux par sa position et par ses amis, plus son cœur souffrait des inquiétudes de l'amour. Il ne pardonnait point à mademoiselle de Sénange de subordonner sa tendresse aux calculs de la fortune; et bien qu'il parût qu'elle les eût faits pour lui plutôt que pour elle, il était persuadé qu'une femme qui conservait sur elle-même

tant d'empire ne l'aimait que faiblement, et pourrait lui échapper aux premières propositions qui lui seraient faites d'un établissement avantageux. Cette injuste prévention sur le compte de cette charmante maîtresse l'entraîna dans une erreur où la lettre qu'il reçut deux jours après, de M. de Clairac, aurait pu faire tomber un amant moins susceptible que lui. On en jugera par la lecture de cette funeste nouvelle.

Lettre de M. de Clairac.

« J'ai plusieurs fois tenté, mon cher « Surville, et avec la persévérance que « me donnait mon amitié pour vous, « de me présenter chez votre père aux « heures où j'espérais qu'il serait sorti, « et que je trouverais les dames seules. « Je n'ai réussi à rien : chaque fois j'y « ai rencontré le général ; et dans deux « autres visites, les dames étaient ab-

« sentes ou censées telles. Désespéré de « voir le temps s'écouler sans avoir rien « fait qui pût vous tirer d'inquiétude et « calmer votre impatience, j'ai cru que « je serais plus heureux en y allant un « matin, où les généraux devaient s'as- « sembler chez le général en chef, « dont le départ pour l'Égypte est dé- « terminé.

« Je n'ai pas mieux réussi dans cette « tentative que dans les précédentes. « Comme j'entrais, un carrosse allait « sortir de la cour. J'y ai reconnu ma- « dame de Mairan, toujours plus parée « de ses agrémens que de la richesse « de ses vêtemens; auprès d'elle sa bril- « lante compagne, ayant au côté un « gros bouquet, et sur la tête une cou- « ronne de fleurs. Sur le devant de « cette voiture était un cavalier qui « m'est inconnu. Les dames m'ont sa- « lué et regardé avec un air qui sem-

« blait annoncer le desir de me parler;
« mais la voix de M. de Mairan, qui
« se faisait entendre de dessus le per-
« ron, et qui s'adressait à moi, a sans
« doute changé la disposition où elles
« paraissaient être de faire arrêter.
« Quant à moi, forcé de suivre la né-
« cessité des circonstances, je me suis
« approché de votre père, qui me té-
« moignait le regret de me voir arriver
« dans un moment qui le privait du
« plaisir de me recevoir. Je vais, dit-il,
« conduire une demoiselle à l'autel.

« C'est, lui ai-je répondu, une fonc-
« tion respectable et digne d'envie,
« si c'est pour faire deux heureux. J'en
« suis persuadé, a-t-il répliqué, mais
« ce n'est pas moins une corvée.

« J'espérais qu'il allait me parler des
« nouveaux époux, et peut-être m'in-
« viter au dîner de noce, persuadé
« comme je le suis qu'il s'agissait de la

« jeune amie de madame de Mairan,
« et que le dîner se faisait chez lui; mais
« au lieu de cela, par une transition
« qui tient à sa manière d'être, il a
« ajouté, En sortant de l'église nous
« partons pour la campagne, où se
« réunit la famille des nouveaux ma-
« riés; j'y laisserai madame de Mairan
« avec sa tante, pour me rendre en
« Italie, où le général en chef exige que
« je prenne le commandemant d'une
« armée de réserve; je partirai dans
« trois jour au plus tard. Ainsi, monsieur,
« ne devant vous revoir de long-temps,
» je ne peux qu'être fâché d'être
« obligé de vous quitter si vîte; veuil-
« lez en agréer mes excuses.

« Cétait me donner mon congé. Il
« me tendit la main, et monta dans sa
« voiture avec deux autres officiers,
« en me demandant la continuation

« de mon amitié pour lui et pour vous,
« mon cher capitaine.

« Contrarié par tout ce que je ve-
« nais de voir et d'apprendre, je suis
« rentré chez moi pour vous écrire,
« sans bien savoir si ces nouvelles vous
« seront agréables; mais persuadé qu'il
« vous serait encore plus satisfaisant
« de les recevoir que de vous laisser
« dans l'attente, et de m'exposer au
« soupçon d'une indifférence incom-
« patible avec les sentimens que je
« vous ai voués, et dont je vous re-
« nouvelle l'assurance.

« DE CLAIRAC. »

Il serait impossible de peindre la situation où se trouva Surville après la lecture de cette lettre. La plus affreuse tempête ne serait qu'une faible

image de celle qui s'éleva dans son cœur ; il passait rapidement de l'agitation la plus violente, des résolutions les plus sinistres, au calme le plus profond, et en même temps le plus terrible, puisqu'il n'était qu'une suspension de ses facultés et l'effet de l'épuisement de ses forces. Quel parti prendra-t-il dans cette situation douloureuse, lorsque les réflexions commenceront à se succéder avec plus d'ordre ? C'est de lui-même qu'il faut l'apprendre ; et c'est ce que l'on verra dans le quarante-neuvième chapitre de cette histoire.

CHAPITRE XLIX.

Après une nuit, dont l'agitation aurait infailliblement altéré sa santé, Surville succomba enfin au sommeil. Ce léger repos et la fraîcheur du matin ayant calmé ses sens, il se trouva plus tranquille, lorsqu'à son réveil il revit sous ses yeux la lettre qui avait détruit ses plus chères espérances.

Ce n'est donc qu'une chimère que j'ai poursuivie ! s'écria-t-il. Toutes les femmes sont perfides ! L'une m'a quitté pour la vaine gloire d'une réputation, qui lui procurera peut-être l'admiration publique, et pas un seul ami; l'autre, entraînée par le plaisir,

en a inconsidérément suivi l'impulsion à la première occasion qui le lui présentait sous une forme nouvelle; et celle qui m'était si chère n'y a résisté que pour céder à la vanité et à l'éclat que procurent les avantages de la fortune. Ah ! elle ne méritait pas celle que je lui réservais, puisque l'intérêt et l'ambition étaient les seuls mobiles de sa conduite. Je renonce à toutes ; aucunes ne savent aimer comme moi.... Comme moi. Mais me sied-il de me préférer à personne ? N'ai-je pas cédé à l'attrait du plaisir chaque fois qu'il s'est offert ? N'ai-je pas oublié qu'il existe une Sophie, modèle de toutes les vertus, que je n'aurais jamais dû cesser d'aimer, dont je devais imiter les généreux sacrifices, en lui consacrant ma vie, et en lui élevant dans mon cœur un temple où elle fût seule adorée ? Ah ! je suis indigne d'elle,

indigne de vivre ; et je ne dois plus songer qu'à me débarrasser du fardeau de l'existence.

C'est dans ce nouvel accès qu'il fut trouvé par son ami l'Abordage, qui venait lui témoigner son inquiétude de ne l'avoir pas vu la veille. Dans quel état je vous vois, mon cher capitaine ! lui dit-il. Qui peut vous troubler ainsi ? Auriez-vous perdu votre père, ou quelqu'un de vos parens ?

— Rien de tout cela, mon ami.

— Qu'annonce donc cette lettre, qui semble l'unique cause de votre chagrin ? Car ici l'amitié et la fortune concourent à l'envie à votre bonheur.

— Une perte dont l'amitié et la fortune ne peuvent dédommager.

— J'entends, une inconstance. Et rien ne saurait vous en dédommager ? Ah ! mon cher capitaine, j'augure

mieux de votre courage et sur-tout de votre cœur. Quoi ! votre ami l'Abordage ne vaudrait pas mieux qu'une perfide ! il ne pourrait verser dans votre ame les consolations de l'amitié ! Vous ne voudriez pas que je le crusse. Tenez, mon ami, sans avoir mis peut-être autant de délicatesse que vous dans mes plaisirs, j'ai aussi brûlé de l'encens pour les belles ; et j'ai toujours éprouvé que l'amour n'était autre chose que l'amour-propre blessé ; que quand il était calmé, toutes les préventions en faveur de l'objet préféré se dissipaient, au point de ne pas concevoir comment on avait pu lui trouver tant de perfections ; que celui qui lui succédait valait infiniment mieux, et qu'à son tour ce nouvel objet éprouvait le même sort ; et qu'il n'y avait de réel dans tout cela que le plaisir.

— A quoi réduis-tu l'amour, mon cher l'Abordage ? Ce ne serait plus qu'un besoin, et non un sentiment. Tu n'y crois donc pas ?

— Mille bombes, capitaine, je serais bien fâché de n'y pas croire ; mais je n'y crois que pour l'honnête femme que chacun de nous épousera ; parce qu'il n'y a qu'une honnête femme qui le sente et qui l'inspire ; et le sort en désigne une pour chaque honnête homme ; le tout est de la rencontrer.

— Ah ! j'y renonce. Je veux les éviter comme le cap des tourmentes.

— C'est ce qu'il faudra voir. Mais en attendant, renoncez-vous à la gloire et à l'amitié ?

— Mon ami, la mienne pour toi est inviolable.

— Et moi je serai votre Pylade ; mon amitié a jeté l'ancre auprès de la vôtre, et je ne la leverai jamais que

de concert. Point de bonheur pour l'Abordage sans son cher Surville. Tron de dios, c'est ainsi qu'on aime !

— Tu as raison, c'est là que le cœur peut se livrer avec confiance; il n'a à craindre ni inconstance ni perfidie. J'accepte le traité, mon cher ami; et je te jure qu'il n'y aura point de bonheur pour moi que le tien ne soit assuré. Mais partons d'ici, partons le plutôt possible; tout m'y rappellerait mes chagrins; le séjour m'en serait insuportable.

— Rien ne parait si prochain que notre départ, et vous pourrez l'accélérer en pressant M. Emeling.

— C'est, mon ami, ce que je vais faire sans différer; en attendant, vois M. Mornai, et donnez de concert vos ordres pour que rien ne nous arrête.

CHAPITRE L.

Dernier entretien avec M. Emeling. Départ.

QUELQUES précautions qu'eût prises Surville, l'altération qu'avait soufferte ses traits n'échappa point à la pénétration et à la sensibilité de M. Emeling, qui lui demanda, lorsqu'il le vit entrer, s'il s'était trouvé incommodé; qu'il paraissait extrêmement changé.

— Ce n'est rien, mon cher et respectable ami; j'ai été à la vérité contrarié par des nouvelles reçues de ma famille; mais ce qui m'affecte le plus, c'est l'air de la terre qui ne me vaut rien. J'ai la plus vive impatience de me revoir en mer.

— Je suis charmé, mon fils, de vous trouver dans ces disposions, car jallais vous parler de votre départ ; et puisque réellement vous n'êtes pas malade, rien ne vous empêchera de mettre à la mer après-demain. Je souhaite cependant que vous perdiez l'aversion que vous vous sentez en ce moment pour la terre, car ce voyage sera le dernier, et le terme de vos travaux maritimes. Je ne vous l'aurais même pas fait entreprendre si j'en eusse éprouvé le moindre pressentiment défavorable ; mais au contraire, persuadé de son succès, j'y ai employé tous mes soins et toutes les précautions qui peuvent l'assurer, parce qu'il mettra le comble à votre fortune, soit que vous vouliez en jouir tranquillement auprès de moi, soit que je vous suive dans la capitale pour m'y fixer, et ne plus me

séparer d'un ami et d'un fils qui m'est devenu si cher.

Après que Surville eut répondu, comme il le devait, aux témoignages d'une si tendre affection, M. Emeling reprit ainsi : Il est temps, mon fils, que je vous instruise du motif réel du voyage que vous allez faire. En destinant ce bâtiment pour la Corogne, mon but est de vous mettre à portée de recevoir par don Minho, mon ami et mon corespondant en cette ville, l'avis du départ de Lisbonne d'un bâtiment anglais venant de l'Inde, et qui doit y relâcher pour y échanger une partie de sa riche cargaison contre des piastres et des lingots. Un ami de don Minho à Lisbonne lui donnera cet avis, qu'il vous communiquera, afin que vous puissiez sortir à temps de la Corogne pour vous emparer de ce bâti-

ment. Vous voyez, mon ami, qu'il était impossible d'attendre ici des renseignemens de cette importance, sans courir le risque de compromettre ceux qui les auraient donnés à un négociant français, et aussi sans que l'éloignement où nous sommes du Portugal, et la surveillance actuelle, n'eussent exposé une telle lettre à être ouverte ou retardée.

Le chargement que vous allez porter à la Corogne n'étant qu'une simple opération de commerce, composée de ce que j'ai reçu à frêt des négocians de cette ville, et de ce que j'y ai mis pour le compléter, ne peut éveiller les soupçons sur le but secret de ce voyage, et vous fournira le prétexte d'y hiverner, si le bâtiment anglais était retenu à Lisbonne par le besoin de se réparer. En conséquence, les volontaires, dont j'ai fait augmenter le

nombre par les soins de M. de Mornai, votre lieutenant, ne paraîtront en Espagne que sous l'extérieur de marins. J'ai aussi fait porter ces derniers à un nombre relatif à la force de votre navire ; de sorte que tout l'équipage monte à près de trois cents hommes, afin que vous soyez en force suffisante pour combattre l'ennemi, qui est, dit-on, de la force d'une de nos frégates du second rang, armé en guerre et en marchandises, et commandé par un capitaine bon manœuvrier.

Comme l'événement de ce combat pourrait vous forcer à entrer dans quelque port de la baie de Gascogne, ou même dans la Manche, voici, indépendamment de ma lettre pour don Minho, des lettres pour la Rochelle, Nantes, Lorient, Brest, Saint-Malo, Cherbourg et le Havre, afin que vous puissiez entrer dans celui de ces ports

où les vents vous offriront un abri plus prochain.

A présent, mon ami, vous pouvez ne vous occuper que de votre départ; et pour ne pas renouveler des adieux qui me sont pénibles, recevez les miens, et avec mes vœux, la bénédiction d'un père qui compte vous faire trouver à votre retour de nouveaux sujets de vous attacher à lui pour toujours.

Surville était trop affecté pour s'arrêter au sens de cette dernière phrase, ni pour se permettre la moindre question sur ce qu'elle semblait renfermer de mystérieux : il se borna à dire qu'il lui suffisait de sa tendresse et de sa reconnaissance; qu'il n'en désirait point d'autre pour lui prouver tout ce qu'un fils adopté par le cœur devait à un père qui lui avait accordé une

affection qu'il avait en vain desirée du sien.

Après cette effusion et les plus tendres embrassemens, ils se séparèrent sans qu'aucun d'eux pût soupçonner que ce ne serait pas à Bayonne qu'ils se reverraient.

Surville, après avoir rempli au bureau des classes les formalités d'usage, se rendit à bord, passa en revue son équipage, et fit donner le premier signal de départ, chargeant son lieutenant et l'Abordage de tous les soins qui pouvaient le dispenser de retourner à terre.

Il écrivit le lendemain à M. de Clairac. Cette lettre, datée à bord de *la Victoire*, ne contenait qu'un simple remerciement des dernières nouvelles qu'il lui avait données; l'assurant des sentimens qu'il conservait pour sa fa-

mille, malgré son indifférence pour lui, et l'avis de son départ pour la Corogne, d'où il ne sortirait que pour une opération dont il ne pouvait prévoir la durée ni l'issue.

Son cœur, blessé par la perfidie de la belle Sénange, enveloppait tous ses amis dans son ressentiment, et lui dictait la résolution de rompre toute relation avec eux. C'est dans cette disposition qu'il quitta sa patrie, pour cingler vers les bords de la Galice.

CHAPITRE LI.

Danger des préventions.

TANDIS que Surville vogue paisiblement sur *la Victoire*, que, sans examen, il prend les apparences pour la

réalité, je ne me pardonnerais pas de partager son aveuglement.

Entraîné par l'intérêt qu'il m'inspire, je n'ai que trop oublié, pour le suivre dans ses écarts et dans son retour à la sagesse, les deux charmantes amies auxquelles il devait ses premiers sentimens et ses premiers plaisirs; et je vais user de mon privilége d'historien pour placer dans leur ordre, des faits que ses injustes préventions le mirent hors d'état de connaître.

Après les deux jours de fête qui suivirent le mariage où le général de Mairan avait rempli les fonctions de père, il partit, comme il l'avait annoncé à M. de Clairac, pour commander une des armées de la république en Italie, laissant sa femme et son amie à la campagne où s'était faite la noce.

Madame de Mairan qui n'avait que

trop senti la gêne où l'avait mise la présence du général, relativement à son fils, n'eut rien de plus pressé que de revenir à Paris pour faire prier M. de Clairac de vouloir bien passer chez elle, espérant avoir par lui des nouvelles de Surville, et savoir comment, après l'empressement qu'il avait montré, il avait pu laisser sans réponse les lettres qu'elle et mademoiselle de Sénange lui avaient écrites.

M. de Clairac, qui depuis long-temps desirait pouvoir s'entretenir librement avec madame de Mairan, se rendit avec empressement à son invitation; et après avoir été assuré par elle du départ du général, il lui communiqua les lettres qu'il avait reçues de son jeune ami, et lui rapporta presque littéralement les réponses qu'il lui avait faites.

A l'exposé de la dernière, qui contenait l'opinion que mademoiselle de

Sénange était la mariée, madame de Mairan éprouva un saisissement qu'elle ne put dissimuler. Elle aimait Surville pour lui-même, et le connaissait trop bien pour ne pas sentir les funestes effets que pouvait produire cette nouvelle sur un caractère comme le sien; et cédant pour la première fois à un mouvement de vivacité, elle dit à son amie qui était présente :

— J'admire ta tranquillité, ma chère Julie, lorsque Surville peut t'accuser d'inconstance. —

Julie n'était pas moins consternée qu'elle de cette fâcheuse erreur; mais elle avait dissimulé son trouble, ne croyant pas que madame de Mairan eût voulut instruire M. de Clairac de ses secrets. Elle lui répondit qu'elle ne sentait pas moins vivement qu'elle l'impression défavorable que pouvait avoir conçue M. de Surville, mais

qu'elle pensait qu'il leur restait le temps et les moyens de le désabuser.

Oui, quand il sera peut-être mort de désespoir, reprit la sensible Mairan.

— Oh ! ma chère amie, il est passé le temps où les amans mourraient pour leur maîtresse. —

L'honnête, le bon M. de Clairac, qui connût par cet éclaircissement de combien de chagrins il pouvait être cause, se plaignit du peu de confiance de Surville ; les dames, en louant sa discrétion, convinrent que s'il eût eu plus de confiance dans un ami du caractère de M. de Clairac, il lui eût évité de donner une conjecture pour un fait, et qu'il eût alors pris le soin de s'en assurer avant d'écrire. La vive Julie, jura de ne plus mettre de couronne de roses blanches sur sa tête, lorsqu'elle ne serait pas la mariée, et madame de

Mairan conclut par la nécessité de faire partir un courrier.

M. de Clairac qui aimait sincèrement Surville, et qui voyait de quel prix était mademoiselle de Sénange, s'offrit pour faire ce voyage.

Non pas, s'écria-t-elle vivement; si c'était moi qui eût le bonheur de faire la fortune de M. de Surville, j'y consentirais, monsieur, et je partirais même avec vous; mais il est devenu riche: je ne veux pas que, par cet empressement, il puisse penser que mon bonheur dépende d'autre chose que de ses sentimens et de sa volonté. Le pire qu'il puisse arriver, c'est de prolonger son erreur plus que je ne voudrais.

— Ou que le dépit le conduise à donner sa main à un autre.

— Oui, en pleine mer, il trouvera sur un bâtiment ennemi une femme qui lui convienne!

— Non, mais à Bayonne. N'y a-t-il pas là, comme ailleurs, des gens qui ont la manie de faire des mariages ?

— Si cela arrivait, c'est qu'il serait décidé par le sort que je n'étais pas destinée à faire le bonheur de M. de Surville, et je saurais voir le sien sans envie. C'est de vous, ma chère amie, que j'ai appris à aimer avec désintéressement. —

Convenances sociales, délicatesses du cœur, rafinemens de l'amour-propre, vous êtes les fléaux de l'amour. Il fut donc arrêté que, simplement, on allait lui écrire sans différer, et que les lettres lui seraient adressées par duplicata, pour qu'au moins l'une d'elle pût lui parvenir; car on ne pouvait éclaircir comment les précédentes se trouvaient égarées, le domestique qui avait été chargé de les mettre à la poste étant parti avec le général.

Quelques jours après le départ de ces dépêches, M. de Clairac reçut la dernière lettre que lui avait adressée Surville ; il courut en faire part aux deux amies, qui ne virent qu'avec peine que les leurs ne lui parviendraient de long-temps. Elles demandèrent à M. de Clairac, s'il ne conviendrait pas d'écrire à M. Emeling, pour le prier de faire passer à Surville les lettres qu'il avait reçues pour lui, et il n'y avait pas de doute que cet armateur n'eût la complaisance de satisfaire à cette demande ; mais comme Surville annonçait qu'il partirait de la Corogne pour une expédition dont il ignorait le terme, n'était-ce pas s'exposer à envoyer leurs lettres dans un port de l'Océan, tandis que peut-être il serait dans la Méditerrannée, ou déja rentré à Bayonne ; les avis se réunirent donc à attendre son retour, quelque lent qu'il pût être.

Pendant que son éloignement causait à Paris, tant d'agitations et d'inquiétudes, et que les deux personnes qui lui avaient été si chères passaient leurs jours dans la langueur et l'ennui, il était déja arrivé à la Corogne; et l'on verra bientôt que les nouvelles qu'on voulait lui faire parvenir eussent été trop tardives, et qu'elles lui fussent parvenues sans rien changer au cours des événemens.

CHAPITRE LII.

Débarquement à la Corogne.

JAMAIS traversée ne fût plus tranquille que celle que fit Surville pour se rendre en Espagne; les vents et la mer semblaient s'accorder pour le préserver de tous dangers; mais il s'en fallait de beaucoup que son cœur fût

aussi paisible : des souvenirs cruels y soulevaient de fréquens orages, que l'attentive amitié de l'Abordage prenait soin de calmer. Il ne quittait point son cher capitaine, et sous le prétexte de s'instruire, il se faisait donner des leçons dans les divers arts qu'il avait cultivés ; la musique terminait ces entretiens utiles, et faisait diversion à la mélancolie où se serait abondonné Surville.

Lorsqu'il eut découvert l'entrée du port de la Corogne, il donna les ordres les plus rigoureux, pour que, pendant la relâche qu'il allait y faire, il n'y eût qu'un tiers de l'équipage qui descendît à terre, et qui, après avoir joui de cette permission pendant trois jours, serait remplacé par un autre tiers, et ainsi successivement ; que ceux qui abuseraient de cette permission en occasionnant la moindre plainte, en seraient pri-

vés sans retour; et il enjoignit à M. de Mornai, son lieutenant, et à l'Abordage, de se concerter ensemble pour que toujours l'un d'eux revînt coucher à bord; que quant à lui, il y reviendrait presque toujours, à moins qu'il ne fût retenu par les intérêts de son armateur.

Après ces précautions, que les circonstances rendaient nécessaires dans un pays étranger, autant pour écarter les soupçons que pour entretenir la discipline et la subordination parmi un équipage aussi nombreux, il se prépara à descendre à terre en prenant des vêtemens propres, mais toujours dans le costume de marin.

Aussitôt qu'il eut fait jeter l'ancre, il descendit au port avec l'Abordage, et se fit conduire, accompagné de cet ami, chez don Minho, qu'ils trouvèrent à table.

Ce négociant les accueillit comme

des amis qui lui étaient annoncés, et, après les avoir fait rafraîchir, il donna les ordres et les instructions nécessaires pour le déchargement, que l'Abordage se chargea de transmettre de suite à son lieutenant.

Surville, resté avec don Minho, apprit de lui qu'il n'avait encore aucune nouvelle de Lisbonne, et que, s'il tardait à en recevoir, il faudrait qu'il feignît d'avoir besoin de réparations dans ses manœuvres ou au corps de son bâtiment, afin de donner un prétexte plausible au séjour qu'il serait forcé de faire, et qu'il prévoyait devoir être plus long qu'il ne l'avait cru.

Il lui dit ensuite qu'il était arrivé très-à-propos pour qu'il pût dès le même jour lui procurer quelque agrément, et le présenter à plusieurs personnes auxquelles il ne serait pas étranger, parce qu'elles étaient en correspon-

dance suivie avec M. Emeling; qu'il allait le conduire chez un ami qui venait de marier sa fille; qu'il y trouverait réunie une société charmante, et dans laquelle un homme de son âge ne pourrait manquer de se plaire. Surville voulut en vain s'en défendre, s'excuser sur son vêtement, sur sa santé, il fut forcé dans ses retranchemens. Cet Espagnol, qui avait voyagé, et qui vivait en épicurien, lui soutint que le plaisir était le spécifique le plus sûr pour la santé; que quant à son costume, il ne paraîtrait point étranger chez des amis où sa réputation l'avait devancé, et qu'il n'y en avait aucun qui ne fût charmé de connaître le brave défenseur de *l'Épervier*, dont les hauts faits avaient été et étaient encore pour eux un fréquent sujet d'entretien.

Surville, qui croyait, comme la plupart des Français, qu'une gravité triste

et austère était le caractère de chaque Espagnol, ne fut pas peu surpris de rencontrer dans celui-ci des manières aussi franches et une aussi grande disposition à la gaieté. Il se rendit à ses sollicitations, et consentit à l'accompagner chez le segnor Gomera, dont la fille unique venait d'être unie à don Lopès, gentilhomme galicien généralement estimé, qui habitait ordinairement à Compostelle, d'où quelques amis étaient venus pour assister à son mariage et jouir du spectacle de son bonheur.

Il y avait, dans le capitaine de *la Victoire*, une feinte modestie en paraissant croire son costume inconvenant dans un jour de fête: recherché comme il l'avait toujours été dans sa parure, il ne pouvait ignorer que son vêtement de marin était à-la-fois agréable et élégant, et encore relevé par le travail

précieux de son sabre et de la chaîne qui le soutenait; mais ce que peut-être il ignorait, c'est que ses cheveux châtains négligemment relevés, et ses moustaches qui s'unissaient en arc à ses cheveux, formaient un contraste si piquant avec la finesse de ses habits, la blancheur de son teint et l'air de langueur qui régnait dans son maintien, qu'il avait tout-à-fait l'air de ces héros dont la première vue fait évanouir les princesses. Aussi, lorsqu'il fut présenté par don Minho au segnor de Gomera comme le capitaine et l'ami de M. Emeling, tous les yeux se fixèrent sur lui; il causa dans l'assemblée une vive sensation, et les dames se levèrent de leurs sièges pour voir ce marin qu'on disait si formidable, et qui cependant ne leur offrait qu'un extérieur intéressant.

La mode et la philosophie n'ayant point fait en Espagne les progrès qu'elles ont fait en France, on y suit les anciens usages et la bonhomie des anciennes mœurs. On n'y danse point encore la walse, et le bal venait de s'ouvrir par un menuet dansé par le segnor Lopès avec sa jeune épouse, qui, par le conseil de son beau-père, la conduisit, lorsqu'il eut fini, au capitaine Surville pour danser le second. Il accepta ce témoignage d'attention avec l'empressement et la politesse d'un Français. Quand ce second menuet fut fini, la mariée lui dit obligeamment et à demi-voix, Je vais vous présenter à une belle indifférente qui traîne à sa suite beaucoup de malheureux; c'est une entreprise digne de vous de les venger; et, sans attendre sa réponse, elle le conduisit vers une demoiselle qui causait avec une dame âgée, et paraissait pren-

dre peu de part aux plaisirs de cette fête.

Je vous amène, belle Flora, lui dit-elle, un Français pour vous déterminer à nous procurer le plaisir de vous voir danser avec lui. La jeune demoiselle se leva sans se faire prier, et, avant de quitter sa tante, elle jeta un regard d'examen sur le cavalier qu'on lui présentait, et qu'elle n'avait pu voir que de loin. Surprise qu'il n'ajoutât rien à ce que la mariée venait de lui adresser d'obligeant, elle s'en sentit blessée, et cependant lui tendit la main pour se rendre au milieu du salon.

Ce n'était point en elle un mouvement de vanité qui causait sa surprise, ni un sentiment de prédilection pour le capitaine Surville; mais elle attendait de lui une distinction particulière. On saura bientôt qu'elle avait quelques droits d'y compter.

Quant à Surville, quelque préoccu-

pé qu'il fût de ses chagrins, il n'avait pu voir impunément tant de perfections réunies. A l'air distingué de madame de Mairan, Flora joignait les charmes et l'éclat de mademoiselle de Sénange, et le mouvement d'admiration qu'elle avait produit sur le capitaine lui ayant ôté la faculté d'arranger une phrase convenable à la circonstance, il n'avait pu que garder un respectueux silence.

Plus Flora comptait sur des attentions qu'on n'avait point eues, plus elle se crut intéressée à montrer qu'elle les méritait. Elle dansa donc avec le développement et la précision qu'inspire le desir de plaire; et Surville, charmé que ses graces égalassent sa beauté, mit tout ses soins à ne pas paraître inférieur à une aussi belle danseuse.

Ce menuet, admiré et applaudi de toute l'assemblée, étant fini, Surville

dit à mademoiselle Flora que le segnor Gomera lui ayant cédé sa place, il la conduirait à lui si elle n'avait pas d'autre intention. C'etait la mienne, monsieur, lui répondit-elle; mais si j'en eusse eu une autre, je me serais toujours fait un plaisir d'acquitter votre dette.

Comment, pensait-elle intérieurement, ce jeune homme a une connaissance délicate des convenances; il m'invite à partager sa reconnaissance pour don Gomera, et je suis une étrangère pour lui! Oh! je pénétrerai ce mystère, ou je le ferai repentir de sa bizarrerie.

Cependant don Gomera, qui ne voulait pas prolonger plus long-temps l'impatience de la jeunesse pour les contre-danses, et qui à son âge ne pouvait plus briller après Surville, remercia la belle Flora de son attention, et la re-

conduisit auprès de sa tante, où le capitaine l'ayant suivie, la pria de vouloir bien, si elle n'était pas retenue, lui faire l'honneur de danser avec lui une contre-danse. — Je ne suis, monsieur, engagée avec personne, mais mon intention est de ne point danser. — Pourquoi donc, ma nièce, vous refuser au plaisir dans une occasion comme celle-ci? Vous êtes trop sérieuse, et votre mélancolie habituelle ne peut que nuire à votre santé. — Ce n'est pas, ma tante, que je serais fâchée de danser, mais si je danse une première fois, il faudra peut-être en danser six autres; et lorsque ce n'est plus qu'une obligation, cela devient une fatigue. — Tout cela est facile à arranger. Monsieur peut danser plusieurs fois, et toi, te trouvant engagée avec lui, tu ne danseras que vers la fin, et nous nous retirerons aussitôt que tu le voudras. —

Mon seul desir, mademoiselle, reprit vivement Surville, était de danser avec vous; ainsi je vais m'arranger de manière à profiter de vos bontés le plus tard possible. Il salua respectueusement la tante et la nièce, et se retira; mais, au lieu de chercher les occasions de danser, il fut se mêler parmi les hommes âgés, où il trouva assez d'occupation par les questions que chacun lui fit sur la situation de la France et sur son commerce.

Le soin qu'il prit de répondre à ces hommes respectables ne l'empêcha pas de remarquer qu'il était l'objet d'une conversation suivie entre les deux dames qu'il venait de quitter, et dont les fréquens regards qu'elles portaient sur lui ne lui permettaient pas de douter.

Entre dix et onze heures, il se rapprocha de la belle Flora pour lui rappeler son engagement; ils dan-

sèrent ensemble, et peu de temps après elle disparut. Il avait un vif desir de s'informer qui elle était; mais don Minho n'étant plus dans l'assemblée, il craignit que cette curiosité, témoignée à tout autre qu'à lui, ne pût paraître indiscrète, et il fut prendre congé et remercier don Gomera de l'accueil qu'il avait bien voulu lui faire.

Vous ne nous quitterez pas comme cela, capitaine, lui répondit don Gomera; mon gendre a quelque chose à vous dire, et je lui ai donné ma parole de ne pas vous laisser sortir qu'il n'ait eu l'honneur de vous voir.

Le segnor don Lopès lui dit que c'était lui qui le lendemain réunissait ses parens et ses amis à la maison de campagne de son beau-père, qui n'était qu'à une lieue de la ville; qu'il espérait qu'il voudrait bien honorer

de sa présence une société où il avait été vu avec tant de plaisir.

J'accepte, segnor, avec reconnaissance l'honneur que vous voulez bien me faire, et je vous prie de me permettre d'amener avec moi, et de vous présenter un ami; c'est le brave officier qui m'a secondé lors de mon combat sur *l'Épervier*, et à qui je dois plus des trois quart de la réputation qu'il m'a acquise; le beau-père et le gendre y consentirent avec plaisir; et cette conduite modeste et reconnaissante de Surville acheva de lui gagner le cœur de ses honnêtes Espagnols.

De retour à bord, il raconta à son ami l'Abordage ce qui lui était arrivé depuis qu'ils s'étaient quittés, l'engagement qu'il avait pris, le plaisir qu'il se proposait de le conduire le lendemain dans cette société, et sur-tout l'admiration que lui avait causé une

jeune personne qu'il n'avait pas entendu nommer autrement que Flora.

Je vous remercie, mon capitaine, de vos bontés pour moi, lui dit l'Abordage, et je vous félicite, avec encore plus de plaisir, d'une admiration qui vous distrait si heureusement de votre tristesse.

— Que veux-tu, me dire, mon cher ami ? Oh ! ce n'est je t'assure que de l'admiration ; je ne m'exposerai plus sur une mer aussi orageuse.

— Je le souhaite ; mais je suis toujours bien aise d'être prévenu. N'étant pas plus insensible que vous, mon capitaine, je ne courrai pas le risque de devenir votre rival.

— Nous ne serons jamais rivaux, mon cher l'Abordage ; et tu peux être touché de la beauté de mademoiselle Flora sans craindre que cela puisse altérer notre amitié.

— En attendant, je serai celui de nous deux qui s'en tiendra réellement à l'admiration. Ne pensez-vous pas comme moi, mon lieutenant? —

Le philosophe et tranquille de Mornai fut du sentiment de l'Abordage; et ces trois amis, après s'être encore égayés quelque temps, furent chercher le repos qu'on goûte avec tant de plaisir, lorsqu'on est à l'abri de tous dangers.

Une compagnie moins nombreuse que celle de la veille était déja réunie à la campagne de don Gomera lorsque Surville et l'Abordage y arrivèrent; quoiqu'on fût presqu'à la fin de décembre, le froid ne se faisait point encore sentir, et l'air était si pur et si doux, qu'on avait d'un commun accord recherché le plaisir de la promenade; nos deux marins étant parvenus auprès des maîtres de la mai-

son, Surville leur présenta son ami, qui en fut accueilli avec distinction.

Après ces premières civilités, don Lopès dit, en s'adressant à Surville, Je vais vous conduire dans un cabinet où vous reverrez des dames auxquelles vous prenez sûrement un intérêt particulier; pendant ce peu de mots, ils étaient déja à l'entrée du pavillon, d'où Surville aperçut la belle Flora et sa tante, sans savoir comment interpréter ce que venait de lui dire le segnor Lopès. Celui-ci étant arrivé devant les deux dames, dit à la plus jeune, Mademoiselle Emeling je vous amène votre compatriote, que..... Pardon, segnor, interrompit Surville, rouge et décontenancé; mademoiselle serait-elle parente de monsieur.....?

— Mademoiselle est la fille de monsieur Emeling, votre armateur et votre

ami ; et voilà la segnora Montèse, sa sœur.

— Ah ! mesdames, mademoiselle, s'écria-t-il en mettant presque un genoux à terre, combien de torts n'ai-je pas à réparer !

— Vous n'en avez aucun, monsieur, puisque nous vous étions inconnues à ce point ; mais je vous avoue que je n'ai pu concevoir comment ayant été présenté par un ami de mon frère, chez un autre de ses amis, vous avez pu ignorer que vous y trouveriez sa sœur et sa fille, et que vous n'ayez donné à cette chère enfant aucune nouvelle de son père ?

— Je vous assure, madame, que personne ne m'en a rien dit, et que M. Emeling ne s'attendant pas que je pusse avoir le bonheur de vous rencontrer ici, ne m'avait chargé, malgré les bontés dont il m'honore, d'au-

cun ordre pour vous, ni même instruit que j'allais dans la province que vous habitiez.

— Votre séjour en cette ville doit donc être bien court.

— Madame, il dépend absolument des circonstances ; et comme elles peuvent être plus ou moins pressantes, c'est sans doute ce qui aura empêché monsieur votre frère de me procurer les moyens de vous présenter mon hommage. Mais mon cœur l'a prévenu, car hier, en vous voyant, je me suis senti entraîné par le même sentiment qui m'a attaché à ce respectable père ; et en considérant, mademoiselle, j'aurais dû me douter qu'elle lui appartenait, non-seulement par la ressemblance, mais parce qu'il serait impossible de lui souhaiter une fille plus digne de lui.

— C'est moi qui suis cause de tout

cela, mesdames, reprit don Lopès; car dans l'ivresse d'un premier jour, je n'ai songé qu'hier au soir très-tard à dire à mon beau-père et à mon épouse qui vous étiez.

— Mais il me semble que vous n'aviez pas besoin de le lui dire: le segnor don Gomera sait bien que son ami Emeling à une sœur établie à Compostelle, et mon mari est connu de lui.

— Sans doute, mais il n'avait jamais eu l'honneur de vous voir, et le segnor Montèse, votre époux, n'ayant pu vous accompagner, il en est résulté que mon beau-père ne vous a vues, depuis le moment de votre arrivée jusqu'à minuit, que comme des amies qui avaient bien voulu, à ma prière, honorer mon mariage de leur présence.

— En vérité, segnor don Lopès, vous nous avez exposées à en vouloir

beaucoup au capitaine Surville; car enfin la segnora votre épouse l'a conduit auprès de ma nièce pour qu'elle dansât avec lui, et de ce moment je l'ai crue instruite; comment pourrais-je autrement expliquer cette préférence?

— Veuillez me le pardonner, belle Flora, c'est une petite confidence que je m'étais permise auprès de ma femme, en ne lui parlant de vous que comme d'une belle française qui avait désespéré, par son indifférence, les plus aimables cavaliers de la Galice; voilà ce qui l'a portée à vous en présenter un de votre nation. —

Cette anecdote, qui fit rougir la belle Flora, fut recueillie par Surville avec tant de plaisir, qu'il n'en échappa rien à l'Abordage, réduit au rôle d'observateur; et la segnora Montèse se trouvant suffisamment éclaircie par

cette dernière explication, il ne fut plus question que de se réunir aux autres personnes de la société, éparses dans les bosquets.

Mais si la tante était satisfaite, il s'en fallait de beaucoup que la nièce le fût; elle desirait pouvoir entretenir Surville, qui ne le souhaitait pas moins; cependant l'occasion ne s'en présenta qu'après le dîner. En attendant, le capitaine se trouvant autorisé, par sa liaison avec M. Emeling, à s'attacher à deux personnes qui le touchaient de si près, avait offert son bras à la segnora Montèse, et répondait à toutes les questions qu'elle lui faisait sur son frère.

Lorsque la société fut réunie, Surville y remarqua deux cavaliers d'une figure et d'une tournure distinguée, qui s'approchèrent de Flora avec un égal empressement, et un maintien si

soumis et si embarrassé, qu'il lui eût été impossible de ne pas les prendre pour des amans, quand même son cœur ne lui eût pas fait sentir que c'était des rivaux. Au mouvement qu'il éprouva, il commença à s'avouer que l'Abordage n'avait pas eu tort d'interpréter son admiration comme l'annonce d'un sentiment plus vif; et quoiqu'il voulût le combattre, un coup d'œil jeté sur la charmante Flora détruisit ses résolutions.

Avant qu'on se mît à table, il fut confirmé par la segnora Montèse, qui aimait à parler, dans l'opinion qu'il avait conçue des deux cavaliers espagnols; il sut d'elle que c'étaient des soupirans de Flora, les deux plus distingués par leur naissance et par leur fortune; que l'un s'appelait don Beïra et l'autre don Vélez; qu'ils se haïssaient ouvertement comme deux con-

currens, et qu'étant amis dès l'enfance du segnor Lopès, il n'avait pu se dispenser de les inviter; que sa nièce était si importunée de cette foule d'aspirans, qu'elle ne prévoyait pas pouvoir résister plus long-temps aux instances qu'elle lui faisait, pour la ramener à son père, qui la redemandait; et qu'elle même croyait nécessaire d'y souscrire, autant pour les satisfaire tous deux, que pour éviter des malheurs où des entreprises téméraires; les Espagnols faisant de l'amour une affaire si sérieuse, qu'il n'est pas d'excès auxquels il ne puisse les porter.

La faveur où, quoique nouveau venu, se trouvait Surville auprès de la segnora Montèse et de sa nièce, lui avait déja procuré de la part des deux Galiciens de ces regards sombres sur lesquels des hommes qui tendent au même but ne se trompent point; le capitaine n'é-

tait pas homme à s'en inquiéter, et ce fut dans cette disposition que ces rivaux arrivèrent dans le salon.

CHAPITRE LIII.

Le dîner.

Le segnor don Lopès, qui avait conçu de l'estime pour Surville, voulant la lui témoigner, le plaça à table auprès de son épouse, ce qui l'éloigna beaucoup de Flora, qui, par une autre attention, eut auprès d'elle le brave l'Abordage.

Celui-ci, dont, malgré l'air martial, la bonne mine ne le cédait qu'à Surville, était d'une taille et d'une tournure à donner de l'inquiétude à des hommes moins jaloux que des Espa-

gnols; et ce fut bien pis lorsque le plaisir de se voir auprès de la fille de son armateur et celui de plaire à son ami lui eurent inspiré la résolution de profiter des leçons qu'il avait reçues de lui : il s'observa au point de ne laisser échapper aucune expression qui sentît la mer, eut pour mademoiselle Emeling tous les soins d'un homme qui voulait fixer son attention; et y parvint en lui parlant de M. Emeling et de ses bontés pour lui, dont il avait la première obligation à son brave capitaine. Ces détails, qui intéressaient doublement mademoiselle Emeling, parce qu'ils lui retraçaient le cœur de son père, et satisfaisaient en partie la curiosité que depuis long-temps elle avait sur le compte de Sürville, la mirent de si belle humeur, qu'elle montra une gaieté qu'elle n'avait pas eue depuis long-temps, et dont sa

tante la félicita tout haut. Les deux Espagnols ne concevaient pas comment cet étranger obtenait si vîte ce que tous leurs soins n'avaient réussi qu'à éloigner, et se demandaient intérieurement lequel ils devaient le plus craindre, du capitaine, ou de son officier.

Celui-ci qui était d'un caractère à marcher à son but sans regarder à côté de lui, continua de ne voir que la fille de son armateur, et le plaisir de l'entretenir de son ami Surville; en quoi il fut merveilleusement secondé par don Minho, qui était placé à la droite de mademoiselle Emeling, et qui, en sa qualité d'ami intime de son père, connaissait les principaux événemens qui faisaient le sujet de leur entretien particulier; de sorte que la belle Flora connut tout ce qu'avait fait Surville, et tous ses rapports avec son père; et que se croyant trans-

portée pour un moment à Bayonne, elle eut aussi l'air d'oublier tout ce qui l'entourait.

Surville était trop intéressé à ce qui se passait entre eux pour n'en pas deviner une partie; il applaudissait des yeux la conduite de son ami; et dans un repas nombreux, où l'on s'étourdit ordinairement plus qu'on ne s'amuse, on pouvait au moins compter quatre personnes qui ne s'étaient pas ennuyées.

Cependant le capitaine n'avait négligé aucun des égards qu'il devait à la segnora Lopès; cette jeune dame, vraiment intéressante, méritait qu'on s'occupât d'elle; et elle fut si contente de Surville, qu'elle crut lui fournir un nouveau moyen de plaire en l'invitant à chanter. Ne s'étant point attendu à cette invitation, il était désespéré de

n'avoir pas préparé quelques couplets relatifs à la circonstance; sa mémoire y suppléa; il s'en rappela quelques-uns qui pouvaient y convenir, et les chanta sans se faire prier.

La segnora Lopès ayant chanté pour donner l'exemple aux dames, invita mademoiselle Emeling à l'imiter; elle s'en défendit sous prétexte de ne rien savoir par cœur. Eh! bien, lui dit la jeune dame, je ne vous en tiens pas quitte: après que nous aurons encore profité dans le jardin du reste du jour, nous ferons un petit concert en attendant le moment de danser; j'ai ici des harpes, un forté, et d'autres instrumens. Comment, dirent quelques personnes, vous voulez donc, segnora, nous faire retourner à la ville au milieu de la nuit?

— Je ne veux faire retourner per-

sonne; nous restons ici tous : il n'y a permission de s'en aller que pour les mécontens.

—Sur ce pied, personne ne pourrait s'en aller, dit don Minho. J'attends des lettres qui exigent absolument ma présence, et je demande grace pour moi.

— Et pour moi, dit Surville.

— Rien ne l'exige, répliqua don Minho; vous et votre ami vous pouvez rester jusqu'à demain après midi. Donnèz moi vos ordres, capitaine; et je les ferai passer à votre bord en rentrant en ville. —

Cet arrangement se trouvait trop convenable aux desirs de Surville pour qu'il insistât, et la segnora Lopès s'étant appuyée sur lui en se levant de table, toute la société passa sur une terrasse dont la vue était magnifique.

CHAPITRE LIV.

Soirée qui n'est pas la moins agréable de cette Histoire.

SURVILLE, après s'être entretenu quelques instans avec don Minho, rentra dans les appartemens pour tracer à la hâte quelques mots qn'il adressa à M. de Mornai; et vint ensuite rejoindre la compagnie. L'intelligent l'Abordage s'était adroitement emparé de la tante, de sorte que son capitaine put facilement trouver le moyen d'approcher de mademoiselle Emeling, qui desirant lui parler sans être entendue de personne, accepta son bras, et suivit sa tante dans une allée couverte où l'avait conduite l'Abordage. Ils ralentirent le pas

comme de concert; et lorsqu'ils furent à une assez grande distance les uns des autres, mademoiselle Emeling rompit le silence, en disant à Surville, Je souhaiterais, monsieur, qu'il ne vous parût pas extraordinaire que je sois plus difficile que ma tante sur les causes qui vous ont empêché de me reconnaître en me rencontrant ici : je suis toujours surprise que le nom de Flora, que vous ne pouviez ignorer, n'ait pas éveillé en vous quelque soupçon, et je le suis encore plus que, venant en Espagne, vous n'ayez pas témoigné à mon père le desir de connaître une sœur que vous donnait son adoption.

— Quelque obligeant que soit ce reproche, mademoiselle, il me serait trop pénible de le mériter réellement, pour ne pas m'empresser de vous faire connaître les motifs qui ont arrêté ou pour mieux dire enchaîné le vif desir

que j'avais de vous connaître. Conduit auprès de M. Emeling par une suite de circonstances défavorables, j'ai dû au bonheur de lui rappeler un fils qu'il avait perdu, mes succès auprès de lui. Son émotion fut si vive dans notre premier entretien, qu'elle me gagna; et fit sur moi une impression d'autant plus profonde, que je n'avais jamais éprouvé de mon père une sensibilité et une effusion de tendresse si nécessaires à mon cœur. A peine osai-je lui demander s'il ne lui restait aucun objet qui lui fût cher. Il me répondit qu'il lui restait une fille sur laquelle il avait réuni toutes ses affections; qu'il s'en était séparé à regret pour complaire à sa sœur, qui était établie en Espagne; mais qu'il allait vous rappeler incessamment. Il ne prononça point votre nom ni celui de la ville que vous habitiez, et je n'osai pas, dans ce premier

moment, montrer une curiosité qui eût pu paraître indiscrète, puisqu'il annonçait votre prochain retour, et que j'aurais paru m'occuper d'autre chose que des bontés dont il m'honorait. Telle était la réflexion que m'inspira mon respect pour lui, et dans cet instant nous fûmes interrompus par l'arrivée du capitaine, que les évènemens m'ont fait remplacer.

Depuis cette époque, les combats et les voyages se sont succédés presque sans intervalle. Rapproché de monsieur votre père par des intérêts communs et importans, je n'ai rien négligé pour mériter ses bontés et la distinction dont il m'honorait en m'appelant son fils; plus il m'en comblait, plus je me suis senti retenu par un mouvement intérieur, chaque fois que j'étais tenté de l'interroger sur votre compte : il me semblait que je lui ferais penser que

mon attachement était lié à l'espoir de vous voir, et qu'il n'aurait pas tout le désintéressement que sa délicatesse devait attendre de moi.

— Avec cette délicatesse, sans doute très-louable, ne pouviez-vous pas paraître vouloir usurper pour vous seul une affection sur laquelle j'ai des droits que je ne veux certainement pas abandonner ?

— Ah ! mademoiselle, on ne pourra sûrement jamais m'en accuser.

— Je le crois ; mais si cette conduite vous convenait autant que vous le croyez, elle n'obligeait pas mon père à garder le même silence en vous envoyant en Espagne, à moins que votre relâche ne dût être que de deux ou trois jours.

— Au contraire, il est possible que je reste ici tout l'hiver.

— Cela rend plus inconcevable qu'il

vous ait su dans la possibilité de rester si près de ma tante et de moi, sans vous avoir muni de lettres de recommandation, et sans vouloir me procurer la visite d'un frère dont il m'avait entretenu dans plusieurs de ses lettres.

— Je pense, mademoiselle, qu'il n'y a d'autres moyens d'expliquer sa conduite que par la mienne, et en le supposant avec raison dirigé par la même susceptibilité; c'est-à-dire qu'il aura voulu éprouver si je l'aimais pour lui, et abstraction faite de tout ce que votre présence pouvait y ajouter de charme et d'intérêt.

— Sans m'arrêter, reprit-elle avec émotion, à ce que ma présence pouvait ajouter au plaisir d'aimer mon père, je vous avoue que je ne conçois rien, messieurs, à une délicatesse qui, au lieu de rapprocher, tenait éloignées trois personnes qui auraient dû être

réunies ; car mon père ayant trouvé en vous les qualités propres à le dédommager de la perte d'un fils, ne pouvait douter que je vous verrais comme un frère. —

Surville, qui ne pouvait se taire que les véritables motifs de sa circonspection avec M. Emeling naissaient de l'opinion qu'il craignait de lui avoir donnée de sa légèreté, par le récit de son aventure sur la route de la Rochelle, rougissait intérieurement des subterfuges qu'il avait été obligé d'employer ; et sentant toute la supériorité que l'innocence et la vertu de Flora lui avait donnée sur lui, se hâta d'avouer que tous les torts étaient de son côté ; qu'il sentait trop tard que, d'après son excessive circonspection, M. Emeling n'avait pu lui offrir de se présenter à quelqu'un pour qui il ne lui avait montré ni curiosité ni em-

pressement ; mais qu'il avait si cruellement souffert de cette contrainte, qu'il croyait avoir quelques droits à son indulgence.

Soit qu'il parût trop sûr de l'obtenir, soit que Flora ne jugeât pas à propos de le rassurer, elle se borna à lui demander s'il croyait à présent pouvoir parler d'elle à son père.

— Il n'y aurait, mademoiselle, que vos ordres absolus qui pussent m'en empêcher.

— Bien loin de vous en détourner, je vous préviens que, par le premier courier, je vais l'instruire de notre rencontre, et que je n'épargnerai rien pour savoir ce qui l'a empêché de vous charger d'une lettre pour ma tante.

— J'aurai aussi l'honneur de lui écrire, et si vous le permettez, de vous communiquer ma lettre.

— Non, je vous assure, je ne desire

point la voir ; chacun de nous doit être libre d'exposer ses pensées.

— J'entends, mademoiselle ; vous seriez fâchée que je connusse les vôtres dans cette circonstance importante : il n'est rien cependant que je ne fisse pour être sûr qu'elles ne me seront pas défavorables.

— Je ne vois pas, monsieur, ce qui peut vous alarmer.

— Ce qui m'alarme, mademoiselle, est le motif réel de ma circonspection avec M. Emeling ; je ne pressentais que trop qu'après vous avoir vue, j'aurais plus que jamais le desir qu'il me jugeât digne de devenir son fils. Il l'aura pressenti de même, et c'est ce danger qu'il aura voulu éloigner d'un infortuné dont il ne veut pas élever si haut les espérances.—

Quelque envelopée que fût cette exclamation, elle renfermait un sens

très-clair, et auquel il ne pouvait convenir à la belle Flora de répondre directement. Il me semble, lui dit-elle, monsieur, en laissant quelque distance entre ses mots, que vous avez jeté de trop profondes racines dans le cœur de mon père pour craindre que rien puisse vous nuire auprès de lui, et je me flatte que vous ne me soupçonnerez pas d'en avoir l'intention.

Sans attendre sa réponse, Flora se dirigea vers sa tante, qui venait à elle pour l'avertir qu'ils étaient presque les seuls qui fussent restés au jardin, et qu'il était temps de rentrer. Cette diversion venait à propos pour les tirer de l'embarras de cesser de s'entendre, parce qu'ils s'entendaient trop bien.

En retournant au lieu de l'assemblée, ils virent rentrer en même temps qu'eux don Beïra et don Velez, et ne purent douter que ces deux Espagnols

ne les eussent observés d'aussi près qu'il leur avait été possible.

On commença par un petit concert, où chacun s'empressa de montrer ses talens ; Surville et Flora s'y distinguèrent, mais sans cet empressement qui semble vouloir l'emporter sur les autres : tous deux paraissaient à cet égard être d'acord.

A neuf heures il ne fut plus question que de danser. L'heureuse disposition où se trouvait mademoiselle Emeling la porta à ne refuser aucune invitation ; ses deux soupirans en profitèrent, leurs espérances en furent relevées. Quant à Surville qui n'était pas sans inquiétude sur l'aveu qu'il s'était permis, il ne fit que se prêter à tout, en conservant un air réfléchi et préoccupé qui ne déplut pas à sa chère sœur.

Dans cette nuit, consacrée à la joie, la lassitude rappela seule la nécessité

de se séparer. Le lendemain, un déjeûner qui ressemblait beaucoup à un dîner ayant réuni toute l'assemblée, il ne fut plus question, lorsqu'il fut fini, que de retourner à la ville, où presque tous étaient rappelés par leurs affaires ou leurs occupations.

CHAPITRE LV.

Retour à la ville; lettres adressées à M. Emeling.

SURVILLE ayant pris congé des dames et obtenu d'elles la permission de leur présenter ses hommages, revint avec l'Abordage, qui, las du silence et de la rêverie où son ami paraissait enseveli, lui demanda s'il avait quelques

nouveaux chagrins, ou s'il avait eu le malheur de lui déplaire.

— Non, mon ami, je ne te dois que des remerciemens ; mais je suis effrayé du nouvel engagement où je me trouve entraîné par un ascendant irrésistible, ne pouvant me dissimuler qu'il est possible que cette témérité puisse à-la-fois déplaire à l'incomparable Flora, et me faire perdre l'amitié de son père.

— Et moi, je ne crois pas, mon capitaine, qu'il y ait plus à craindre l'un que l'autre ; j'oserai au contraire vous assurer que mon horoscope s'accomplit, et que mademoiselle Emeling est la femme que le destin vous réservait.

— J'en accepte l'augure, mon ami ; mais je n'ai rien fait pour la mériter. Je ne la connais que depuis deux jours, et je l'ai vue, dans notre entretien particulier, très-surprise, et même affectée défavorablement, de ce que son père

ne m'avait pas mis à portée de me présenter chez sa tante, relâchant dans un port si près de sa demeure.

— Cette circonstance peut en effet paraître extraordinaire ; mais, c'est précisément de l'importance qu'elle y a mise, que je tirerais une conséquence avantageuse pour vous, sur-tout en la rapprochant de l'intérêt qu'elle a pris à votre liaison avec son père, et à toutes les circonstances qui l'ont cimentée. Vous n'avez pas d'idée, mon capitaine, de la curiosité avec laquelle elle se faisait instruire des plus petits détails, et encore moins de sa persévérance à vous examiner et à suivre tous vos mouvemens pendant le bal de cette nuit. Témoin tranquille, mais intéressé par mon amitié pour vous, j'ai observé que n'osant vous chercher, elle se rapprochait de moi ou m'attirait vers elle dans toutes les circonstances pos-

sibles, parce qu'elle se sentait à mon égard une liberté d'esprit qu'elle n'aurait pas eu avec vous; parce qu'elle savait que je vous suis lié par une amitié intime. Il me semblait voir la bergère timide qui caresse le chien de son berger.

— Tu me flattes, mon cher Pilade; tu concoures à me séduire : et si je m'égare, je l'aurai été par l'amour et l'amitié. —

Cet entretien si doux pour deux véritables amis les conduisit jusqu'à la porte de don Minho, où leur muletier s'étant arrêté, Surville descendit seul de voiture.

Dès qu'il eut su de cet ami qu'il n'y avait rien de nouveau de Lisbonne, et qu'à tout événement, après avoir prolongé le déchargement de sa cargaison, il s'annoncerait dans le public comme devant le charger pour son compte,

il se rendit à bord, où l'Abordage délivra M. Mornai de captivité, en le remplaçant dans les soins dont il était chargé.

Surville, qui avait pour cet officier toute l'estime et la considération qu'il méritait, le prévint qu'il le présenterait le soir à don Minho et chez les autres amis de M. Emeling; en attendant il fut s'occuper de la lettre qu'il devait écrire à ce dernier. Cette tâche ne lui paraissait pas sans difficulté, mais il n'y avait pas à reculer; il s'en acquitta en ces termes :

Surville à M. Emeling.

« En venant par vos ordres à la Co-
« rogne, mon respectable ami, j'i-
« gnorais que j'allais m'approcher de
« tout ce que vous aviez de plus cher,
« et je n'ai pu avoir l'idée, avant mon
« départ, de vous demander votre au-

« torisation pour présenter mon hom-
« mage à la segnora Montèse, et à la
« personne qui après vous y avait le
« plus de droits ; je ne me dissimule
« pas non plus que vous ne pouviez
« prévenir un desir que mon respect
« pour vous a toujours arrêté. Qu'en
« est-il arrivé ? Qu'un événement im-
« prévu m'a fait trouver chez don Go-
« mera, avec madame votre sœur, et
« sa nièce, sans que même en les en-
« tendant nommer je pusse avoir l'air
« de les connaître. Un oubli du gendre de
« don Gomera contribua encore a per-
« pétuer mon ignorance, et quoique
« l'aveu qu'il en a fait, ait pu m'aider
« à me me justifier auprès de la segnora
« Montèse, et me faire tout attribuer à
« l'incertitude de la durée de ma re-
« lâche en ce port, il n'en a pas été de
« même auprès de l'incomparable Flo-
« ra; elle ne m'a pas caché combien elle

« était surprise que le frère choisi par « son père eût ignoré le nom de sa sœur « et le lieu qu'elle habitait ; quelque « soin que j'aie mis à ma justification, « je crains qu'elle n'ait tout au moins « conçu l'opinion que j'étais resté pour « les personnes qui vous touchent de « plus près, dans une indifférence qui « ne ferait ni l'éloge de mon cœur ni « celui de ma reconnaissance.

« Vous seul, mon père, pouvez ap- « précier ma conduite, les motifs de « ma circonspection, et juger combien « je suis éloigné d'une indifférence aussi « blâmable ; veuillez donc m'aider à « obtenir de votre intéressante famille « le degré d'estime et de confiance au- « quel le fils que vous daignez avouer « a droit de prétendre, et sans lequel il « ne pourrait être heureux.

« Daignez aussi agréer mon hom- « mage respectueux, et l'assurance de

« l'inviolable attachement de votre « fils SURVILLE. »

On trouvera ici de suite pour l'intelligence des événemens, la lettre de mademoiselle Emeling à son père, quoiquelle n'ait été connue de Surville que long-temps après.

Flora à son père.

« Mon cher papa, il y a trois jours « que je suis venue à la Corogne avec « ma tante, pour assister au mariage « de don Lopès, avec la fille de don « Gomera votre correspondant : M. de « Surville, qui venait d'y débarquer le « même jour, ayant été présenté le « soir dans cette société par don Minho, « y fut annoncé comme votre ami, et « accueilli comme un chevalier fran- « çais dont les hauts faits avaient re- « tenti jusqu'ici. Ce nom, je l'avoue, « a excité ma curiosité pour celui qui

« le porte, et je m'attendais, ainsi que
« ma tante, qu'il allait s'empresser de
« venir nous saluer ; au contraire, il
« avait dansé et passé la soirée avec
« nous, sans nous donner à penser
« qu'il nous connût plus qu'aucune des
« autres personnes de l'assemblée ; nous
« ne pouvions, ma tante et moi, nous
« expliquer cette énigme, et ce ne fut
« que le lendemain que m'entendant
« nommer mademoiselle *Emeling*, il
« commença à témoigner de la sur-
« prise et du regret qu'on ne lui eût
« pas fait connaître qui nous étions :
« son embarras et sa confusion étaient
« extrême ; don Louis vint à son se-
« cours en observant que mon oncle
« n'ayant pû nous accompagner, ce
« n'était qu'à minuit qu'il avait songé
« à dire à don Gomera, qu'il avait
« chez lui la sœur et la fille de son
« ami Emeling ; que par conséquent il

« n'avait pû en être instruit par per-
« sonne. Justifié sur ce point, ma tante
« lui a demandé s'il n'avait rien à nous
« dire de votre part, et si vous ne l'a-
« viez chargé d'aucune lettre pour
« elle, étant venu débarquer dans un
« port si voisin de notre demeure : il a
« déclaré que vous ne lui aviez pas
« même dit qu'il allait se trouver si
« près de nous, ce qu'il attribuait à
« l'incertitude de la durée de son séjour
« en ce port, et que vous aviez sans-
« doute voulu lui éviter le regret de ne
« nous avoir vues, que pour nous quit-
« ter aussitôt.

« Ma tante s'est contentée de cette
« explication ; mais je vous avoue, mon
« cher papa, que j'ai été plus diffi-
« cile, et qu'ayant saisi un moment
« favorable pour lui parler en parti-
« culier, je lui ai montré combien
« j'étais surprise que le fils adoptif de

« mon père ignorât jusqu'au nom de « votre *Flora*, et que depuis que vous « l'aviez avoué, il n'eût montré aucune « curiosité, aucun intérêt, sur celle « qu'il devait appeler sa sœur ; ces ob- « servations, plus relatives à sa sensibi- « lité qu'à aucune cause étrangère, « l'ont embarrassé ; quelque délicatesse « qu'il ait mise dans ses réponses, j'ai « cru y apercevoir de l'obscurité ; et « quoique sa personne justifie les pré- « somptions favorables que vous m'a- « vez fait prendre de lui, j'ai cru de- « voir suspendre mon jugement, dans « la crainte que depuis il n'ait assez « démérité auprès de vous, pour que « vous n'ayez pas jugé convenable de « l'admettre au sein de votre famille.

« Si, comme je le souhaite, j'ai porté « trop loin la prévoyance, j'en trou- « verai l'excuse dans le cœur de mon « père, qui sait que je ne desire rien

« tant que de mériter son approbation, « et de le convaincre du tendre et « respectueux attachement de sa

« FLORA EMELING. »

Ces deux lettres partirent le jour même pour Bayonne ; et dans l'intervalle qu'il fallait pour en avoir les réponses, Surville ne fût distrait de son impatience que par deux nouvelles qui lui parvinrent.

La première, par don Minho, annonçait qu'on venait de signaler le bâtiment anglais attendu de l'Inde, et qne sûrement on ferait connaître par le premier courrier son entrée dans le port de Lisbonne, et dans quelle situation il se trouvait.

La seconde étoit insérée dans un journal français qui parvenait aussi à don Minho ; cette nouvelle, qui ne pouvait intéresser que Surville, con-

tenait que la citoyenne Amélie Duclos, dont les débuts brillans au Théâtre Français lui avait suscité tant de rivales et de tracasseries, en était tombée malade, et venait de réchapper à une petite vérole maligne, qui lui avait enlevé une grande partie de sa beauté, ce qui l'avait déterminée à suivre à S.-Pétersbourg, un Russe que cette diminution de ses charmes n'avait point rebuté; que cet événement était une perte réelle pour le Théâtre Français, pour les beaux arts et pour le public, qui s'était vivement intéressé aux grandes espérances que lui avait données cette charmante actrice.

Surville ne lût pas sans émotion ce qui lui rappelait le souvenir d'une personne à qui il devait des illusions si douces et des momens si pénibles; mais il était dans une position trop inquiétante pour qu'il y prît tout l'intérêt

qu'il eût pu y prendre dans un moment plus paisible.

Il voyait presque tous les jours, la segnora Montèse et sa nièce, chez don Gomèra, où elles demeuraient; mais Flora y était obsédée par les deux Espagnols, auxquels il rendait bien cordialement toute l'aversion qu'il leur avait inspirée.

Fin de la troisième Partie, et du troisième Volume.

548239